Sciences historiques.

M. GRAS, P. ROUILLARD, J. TEIXIDOR, *L'univers phénicien*, Arthaud : Paris, 1989, 284 pages, 54 figures, 16 planches couleur, 20 cartes ou plans.

Un demi-siècle après la deuxième édition refondue de l'ouvrage de G. CONTENEAU (*La civilisation phénicienne*, Paris, 1949), la publication de cette nouvelle synthèse française sur les Phéniciens est particulièrement bienvenue. Destinée aussi bien à un large public cultivé qu'aux étudiants ou historiens d'autres civilisations soucieux de connaître l'état des connaissances sur les Phéniciens, cet ouvrage ne se veut pourtant pas un panorama global de tous les aspects de la civilisation phénicienne. Il cherche plutôt à proposer des éclairages sur certains aspects qui ont fait, dans les dernières années, l'objet de mises au point nouvelles.

Un premier chapitre, intitulé « Histoire d'une science », relate de façon très intéressante l'histoire de notre connaissance des Phéniciens. Puis suit une interrogation sur « L'identité phénicienne ». Mais y a-t-il une identité phénicienne ? Certes, pour l'historien moderne, ce sont les inscriptions qui distinguent les Phéniciens (p. 28), mais comme le soulignent les auteurs, le phénicien a été utilisé bien en dehors de la Phénicie et du monde phénicien (Cilicie) et finalement l'impression qui se dégage est plutôt celle du morcellement de l'identité phénicienne. Les parties successives sur Byblos, Sidon, Sarepta et Tyr montrent bien le particularisme de chaque cité, spécialement dans son culte (p. 46 : on doutera quand même que les prêtres de Tyr aient eu des archives remontant au début du III^e^ millénaire av. J.-C. !).

A partir de la p. 53, le livre s'intéresse presque exclusivement aux Phéniciens d'Occident, c'est-à-dire ceux qui se sont installés sur le pourtour du bassin occidental de la Méditerranée. Dans le 3^e^ chapitre, « l'espace phénicien », rédigé dans l'esprit des recherches de F. BRAUDEL, les auteurs tentent de définir un profil des établissements phéniciens (sites, aménagements). Les relations avec les indigènes sont définies en termes d'espace à différents niveaux. Les échanges culturels avec les sociétés locales ont entraîné des modifications culturelles réciproques qui montrent que les établissements ne furent pas seulement des avant-postes commerciaux.

Si le chapitre sur le commerce tâche de définir le contenu et les modes des échanges pratiqués par les Phéniciens, il présente aussi un très intéressant exposé de méthodologie : les auteurs confrontent textes littéraires, inscriptions et trouvailles archéologiques, tout en soulignant que celles-ci ne concernent qu'indirectement l'objet des échanges, qui portaient surtout sur des produits périssables. Mais l'insistance est justement mise aussi sur le rôle des métaux dans l'expansion phénicienne. Les auteurs soulignent le danger d'une opposition absolue entre commerce et colonisation : le commerce est à la base de toute expansion. Mais il est peut-être excessif de dire qu'il n'y a pas eu de colonisation phénicienne (p. 86) : les liens perdurant à travers les siècles entre Carthage et Tyr sont bien ceux d'une métropole et d'une colonie.

Un chapitre remarquable est consacré au phénomène orientalisant. Là aussi les auteurs posent bien les données du problème : distinction entre oriental et orientalisant, implications du phénomène pour les relations avec l'Orient, aspect prestigieux de ces objets de luxe, rôle essentiel de l'Eubée comme relai des « cartons » orientaux.

Les « Phéniciens et la mort » font l'objet d'un gros chapitre. On y trouve le résultat des dernières fouilles particulièrement en Sardaigne et en Espagne, sujets de prédilection des auteurs. La diversité des pratiques montre qu'il n'y a pas eu

d'uniformité des coutumes phéniciennes et souligne le caractère propre de chaque communauté. Un épais dossier est consacré à la question controversée du *tophet*. Les auteurs ont rassemblé et bien analysé la documentation mais leur conclusion est peut-être un peu définitive. Tout est encore loin d'être expliqué en ce qui concerne cette coutume, en particulier les rapports entre sacrifices (dont témoignent les stèles inscrites) et aspect funéraire : en tout cas le *tophet* n'était pas un simple cimetière d'enfants. Les rites n'y étaient pas seulement funéraires. Et surtout le problème de l'origine de ce rite, particulier aux Phéniciens peut-être, mais dont on n'a jusqu'à ce jour pas de réelle attestation en Phénicie, n'est pas résolu.

Le livre s'achève sur Carthage à l'époque phénicienne. La question de la date de fondation n'est plus guère à l'ordre du jour : les nouvelles découvertes archéologiques tendent de plus en plus à confirmer la date fournie par l'historiographie (dernier tiers du IX^e^ s.) (un détail p. 204 : la 18^e^ année de Salmanassar III, durant laquelle Baalmanzor a payé tribut, est 841 et non 840). Une question plus intéressante est celle de la topographie et du site de cette première Carthage : c'est sur la côte au pied de la colline de Byrsa que se situait la première installation. Les auteurs passent en revue les témoignages archéologiques de cette plus ancienne présence phénicienne sur le site. En l'absence d'une typologie assez précise de la céramique phénicienne, c'est souvent la céramique grecque ou d'influence grecque qui sert à dater ces installations. Là encore, l'influence de l'Eubée semble déterminante, et même sans doute la présence d'Eubéens à Carthage au VIII^e^ siècle. Au VII^e^ siècle commence l'expansion de Carthage vers le Nord (Sicile, Sardaigne), l'alliance avec les Étrusques. Le chapitre se clôt sur la bataille d'Alalia, que les auteurs interprètent, ce qui est maintenant très généralement admis, comme un conflit majeur, un événement central mettant en place les forces qui caractériseront la Méditerranée occidentale des siècles ultérieurs.

On notera en conclusion l'aspect partiel du livre, que le titre n'annonce pas. L'ouvrage porte essentiellement sur la Méditerranée occidentale. Aussi la coupure chronologique à la fin du VII^e^ siècle, qui souligne bien la distinction à faire dans cette région entre époque phénicienne et époque punique, caractérisée par la domination carthaginoise, est-elle sans doute moins pertinente pour l'Orient : le chapitre sur l'identité phénicienne n'en tient d'ailleurs pas compte. L'avancée assyrienne ou la conquête d'Alexandre sont en Phénicie des ruptures au moins aussi importantes. Certes les auteurs ont voulu tenir compte dans l'ouvrage des recherches récentes qui ont été particulièrement développées en Sicile, Sardaigne et Espagne mais si la Phénicie propre est actuellement fermée à toute investigation, les fouilles de Kition ou Amathonte à Chypre auraient pu être plus exploitées. Cette orientation se sent aussi dans l'atlas qui complète très utilement le livre. Si on apprécie les nombreuses cartes des régions occidentales et plans des sites, on reste quelque peu sur sa faim pour la Phénicie et l'Orient en général. Des lieux comme Azor, Dor, Marisa, Meskené/Emar, évoqués dans le texte auraient gagné à être situés sur une carte. Une carte détaillée de la Phénicie, ainsi qu'un plan des différents secteurs fouillés de Kition auraient été bienvenus. Mais cela n'ôte rien à la valeur de ce livre intéressant et suggestif, qui présente de façon originale la civilisation phénicienne, qui a le mérite, pour chaque question de bien poser les problèmes et les méthodes, et qui, ce qui ne gâche rien, est écrit dans un style très agréable.

F. BRIQUEL-CHATONNET.

J. NEILS : *The Youthful deeds of Theseus* G. Breteschneider, *Archaelogica*, 76, 1987. Un volume, Con, XII, 190 pages; 17 planches de 85 figures. Catalogue iconographique, regroupant 148 monuments.

Dans le premier chapitre du livre consacré aux exploits de jeunesse de Thésée, J. NEILS s'intéresse à la fortune littéraire du héros. Elle souligne d'emblée un paradoxe : héros athénien, par excellence, Thésée est demeuré ignoré des auteurs grecs jusqu'au Ve siècle. Le premier texte (les *Dithyrambes* de Bacchylides) relatant les travaux ne fut composé qu'entre 481 et 470, soit au moment du retour des cendres de Thésée à Athènes (474-473).

L'auteur réfute, à juste titre, l'existence d'une *Théséide* qui, diffusée dès l'archaïsme, aurait inspiré les imagiers. Soucieuse de conférer une certaine ancienneté à la geste de Thésée, que des fragments font remonter au VIIe siècle, J. NEILS choisit de croire à l'authenticité des passages homériques, souvent suspectés, qui mentionnent le héros. (Des questions analogues dans l'étude du *gorgonéion*, par exemple amènent à conclure à des interpolations, datant des Pisastrides).

Second paradoxe : le héros athénien a tout d'abord intéressé les artisans non attiques (p. 22). Le premier témoignage connu, daté du VIIe siècle, montre le combat contre le Minotaure; mais les premières versions attiques n'ont été agencées que vers 575 (fig. 3). Même si Clitias (fig. 4), associe de nouveaux thèmes à l'épisode, Thésée demeure l'homme d'un seul exploit : la libération des Athéniens. Troisième paradoxe mais sur lequel l'auteur n'insiste peut-être pas suffisamment : bien qu'étroitement liés à des figures politiques (Alcméonides, Cymon) ainsi qu'à des thèmes propagandistes, les exploits de Thésée n'ont guère été reproduits dans le décor architectural. A dater de 520, cette iconographie est apparue hors de l'Attique, dans des zones d'influence athénienne : à Érétrie (temple d'Apollon) et à Delphes (Trésor des Athéniens). Ce second monument qui narre neuf exploits influencera la peinture de vases (métope n° 7; fig. 23 et 26; 35; 36). Opposant le héros d'Athènes au dorien Héraclès, le programme ornemental de cet édifice restera le seul avec celui de l'Héphaistéion (p. 126-128), édifié vers 449, consacré aux travaux de jeunesse. Les sculpteurs de l'époque Sévère n'ont pratiquement pas laissé d'image de Thésée (p. 107). Deux exploits, associés à une Amazonomachie et à une Gigantomachie, orneront encore, à la fin du Ve siècle, la frise du temple de Sounion.

Appréhendant le répertoire fort riche des peintres de vases, l'auteur a opté pour une analyse chronologique, organisée selon les ateliers, plutôt que pour une étude des schèmes iconographiques, regroupés par thèmes. Cette approche a, parfois, donné à l'ensemble l'apparence d'un catalogue. L'ouvrage gagne toutefois en commodité ce qu'il peut avoir perdu en synthèse. On peut regretter l'absence de tableaux comparatifs des différents schémas. Ils auraient épargné des descriptions, fatalement répétitives. De surcroît, mieux que le commentaire, ils auraient mis en évidence le fonctionnement des motifs. On reste sur sa faim, si l'on s'est interrogé sur l'évolution de la figure de Thésée, perceptible à travers les images (athlète nu, puis éphèbe ambigu et voyageur, avant que de recouvrer la nudité héroïque, après 440), mais pas abordée de façon systématique. Pas un mot sur l'étrange féminisation du héros, vers 470, sur les effets érotiques du chitôn moulant le sexe (fig. 43, 47; 48; 53; 58), qui le distinguent du voyageur canonique (p. 93; 95).

Dès la fin du VIe siècle l'auteur note que cette iconographie évolue. Si les décorateurs de coupes innovent, les peintres de grands vases se montrent plus traditionnels. Euphronios, rassemblant sur le même support trois exploits de Thésée, offre le prototype des coupes cycliques postérieures (le premier exemple (n° 3) est dû au potier Kacrylion). Novateur au plan thématique, Onésimos qui distingue de façon

portraitiste ses différents Thésées (n° 15) illustre la visite sous la mer, dix à vingt après l'ode de Bacchylides à laquelle il s'est probablement référé. Chez le P. de Kléophradès (n° 21), Athéna, pour la première fois, assiste le héros. L'auteur précise que les années 480-460 voient culminer l'intérêt pour Thésée. Il se traduit par l'adjonction de nouveaux thèmes : la rencontre avec Poséidon (fig. 40). Style et climat se modifient également. Le P. de Syriskos (fig. 37 à 39) conçoit des affrontements plus calmes qui susciteront les reprises (fig. 61 ; 62). Douris consacre une coupe au cycle (fig. 43-45), féconde en nouveautés : introduction de Phaia, de la tortue marine ; représentation de Thésée sous les traits d'un voyageur. Il arbore le pétase, auparavant suspendu dans le champ. L'auteur qui ne s'interroge pas sur les motivations du changement aurait dû songer à rapprocher l'exemplaire des images d'Hermès Argeiphontès, réalisées, vers 470, par le P. d'Eucharidès. La comparaison révèle une contamination réversible entre le dieu à l'épée, devenu hoplite, et le héros au pétase, promu voyageur, certainement chargée de sens. Avec les quatre coupes du P. de Brygos, on voit se diffuser l'arrivée de Thésée à Athènes (fig. 46-47). Le P. de Briséis, pour sa part, (fig. 48), réunit l'épisode attique au voyage marin, associant les pères terrestre (Égée) et divin (Poséidon) du héros. Les coupes contemporaines confirment ces tendances : intérêt accru pour le combat avec la laie ; prêt de la massue à Thésée. Cet emprunt à la geste d'Héraclès auquel s'ajoutent les thèmes de Kerkyon (homologue d'Antée), de la laie (sanglier d'Érymanthe) et du taureau de Marathon, suscitèrent d'emblée les confusions, rendant difficile la lecture de certaines images (cat. 9 à 12). De manière plus générale, l'absence comme la permutation des accessoires (marteau, massue, épée) ne permettent pas toujours d'identifier les figures avec certitude (Sinis ou Procuste ? (n° 29 ; 32 ; fig. 25 ; 49)).

Sur une coupe de Macron (fig. 51) l'image, non caractérisée, d'une femme menacée par un jeune homme porteur d'une épée fait problème. L'auteur, à la lumière d'un texte de Plutarque (*Th.*, 6, 3), veut y reconnaître Thésée et Aithra. L'exégèse convainc d'autant moins que, p. 112, une série de vases, douteux mais qui reproduisent cette scène, est écartée de l'iconographie du héros.

Entre 460 et 450, les artisans manifestèrent les mêmes intérêts que leurs prédécesseurs, privilégiant toutefois l'épisode de Procuste, du taureau et la rencontre avec Poséidon. L'illustration du départ de Trézène ainsi que de l'arrivée à Athènes viennent confirmer les attaches du héros avec la Cité. Sous l'influence de la grande peinture, on voit à l'époque classique se modifier le contexte dans lequel évolue Thésée. Le héros est réintroduit dans l'Amazonomachie (où longtemps il se contenta d'enlever Antiope), la Centauromachie, et associé à la Gigantomachie, des images allusives aux victoires athéniennes sur les Barbares. Parallèlement la visite au fond de la mer, qui prend la forme d'une conversation (n° 78 ; 79) se raréfie au profit de représentations de caractère familial (le départ de Trézène), une relation plus psychologique que seul Exékias (fig. 6) avait osé envisager naguère. Le P. de Penthésilée renoue, sur la coupe de Ferrare (fig. 63) avec la tradition cyclique. Parmi les huit épreuves figurées, la capture du taureau a été modifiée, l'animal rétif étant entravé. Un thème inédit, la docimasie sous le rocher — que reprendra le P. du Dinos — apparaît avec le P. de Sabouroff (fig. 68).

Vers 430, le patriotisme, stimulé par la guerre du Péloponnèse, suscite un regain de popularité pour Thésée, perçu comme le fondateur du synoecisme. C'est dans cette période que le P. de Codros (fig. 76) peignit la plus ambitieuse des coupes ; disposant six exploits sur l'intérieur et sur l'extérieur de la vasque. Dans le *tondo*, Thésée tire la dépouille du Minotaure hors du labyrinthe. Ne devrait-on pas rattacher l'innovation à quelque mise en scène de théâtre, plutôt que de songer à la faire dériver, ainsi que le propose l'auteur, de l'iconographie de la capture de Cer-

bère? Le P. du Dinos (fig. 79-81) et Aison (fig. 82-84) réalisent les dernières œuvres de qualité. On a pas assez dit ce que ces compositions devaient à l'iconographie du Parthénon.

L'auteur a mis en évidence le rôle du paysage dans la localisation des différents affrontements, plus présent dans le double cycle. Jusqu'à la fin du Ve siècle la rencontre avec Sinis et la capture du taureau, devenu (parce qu'il est inspiré des images de pompè?) docile, resteront populaires, tandis que le P. de Cadmos (n° 143) donnera une ultime version du voyage sous la mer.

L'étude qui porte sur deux siècles retrace l'évolution — sémantique plus que formelle — de la figure de Thésée qui, longtemps minotauroctone a, sous l'influence des événements politiques et grâce à des emprunts à l'iconographie concurrente d'Héraclès, progressivement acquis, du moins dans le répertoire pictural, une dimension de héros poliade, symbole de la démocratie athénienne.

Monique HALM-TISSERANT.

M. SORDI, *Il mito troiano e l'eredità etrusca di Roma* (Ricerche dell'Istituto di Storia antica dell' Università Cattolica — Jaca Book Ed. : Milan, 1989, 86 pages.

L'idée fondamentale de ce petit livre, celle qui en assure l'unité et qui sous-tend plusieurs démonstrations au contenu fort différent, est exprimée dès l'introduction, consacrée à la notion de *memoria*, principale clé, selon M. SORDI, pour une lecture de l'Histoire à Rome. L'histoire, pour les Romains, est avant tout conscience d'une tradition dynamique, qui, reposant sur l'exemple des ancêtres, permet l'innovation dans la continuité : cette innovation passe, le plus souvent, par l'intégration d'éléments étrangers, pourvu que ceux-ci se révèlent utiles à l'intérêt de Rome. Ainsi fusionnent ces apports de provenance diverse, réunis pour la grandeur de l'*imperium romanum* et dans la conscience de l'éternité de l'*Urbs*.

Au point de départ de l'histoire de Rome, le mythe troyen contient déjà tout ce projet de développement, car il est lui-même un mythe de fusion, de *syngeneia* au moyen duquel Rome affirme, par l'intermédiaire du personnage d'Énée et des différentes attaches nouées au cours de ses aventures, sa fraternité avec différents peuples. M. SORDI aborde ensuite, en relation avec cette signification profonde du mythe d'Énée, les questions de son origine et de sa date d'adoption.

A la suite des fouilles récentes sur le site de Lavinium, on a évoqué la possibilité d'une transmission de ce mythe directement à partir de l'Italie méridionale et ceci dès le VIe siècle avant notre ère (sans le passage par l'intermédiaire étrusque communément admis jusqu'à présent). C'est la thèse défendue à plusieurs reprises par F. CASTAGNOLI et résumée, en particulier, dans le catalogue de l'exposition *Enea nel Lazio*, Rome, 1981 (p. 160-161) : si la construction de l' « *Herôon* d'Énée » sur un tumulus du début du VIIe siècle, n'est pas antérieure au IVe siècle, rien n'exclut que le culte du héros soit plus ancien sur le site. M. TORELLI est allé plus loin encore, en tirant argument de la présence, au sein du tumulus orientalisant et bien avant la restructuration monumentale de la sépulture, de céramique de *bucchero* qui indiquerait une sacralisation du vieux monument funéraire, donc sa transformation, dès le milieu du VIe siècle, en un *herôon* en l'honneur d'un ancêtre ou héros-fondateur qu'il faut peut-être déjà assimiler à Énée (hypothèse formulée dès 1973 et reprise récemment par M. TORELLI dans son ouvrage *Lavinio e Roma*, Rome, 1984, en particulier, p. 11 et 194).

Face à ces opinions, M. SORDI considère, elle, qu'aucun indice sûr ne permet de faire remonter l'apparition d'Énée à Lavinium plus haut que le IVe siècle; le mythe est très apprécié, en revanche, dès la fin du VIe siècle au moins, en Étrurie,

où s'impose la conscience d'une communauté d'origine entre Énée et certains héros-fondateurs étrusques, eux-mêmes venus, selon la tradition, d'Asie Mineure. Ce serait donc bien Rome qui, ayant reçu le mythe d'Étrurie, le transporterait a Lavinium, en faisant ainsi pour la première fois une utilisation politique : il s'agirait, en effet, par l'intermédiaire de ce mythe de *syngeneia*, de souder une nouvelle union entre Rome et la Ligue latine, en jetant ainsi les bases d'une intégration définitive des Latins. Notons, d'ailleurs, que, quelles que soient les divergences soulignées plus haut, tous les auteurs qui se sont intéressés à Lavinium ont reconnu, de la même façon, que les Romains avaient mis à profit après 338, l'antique fonction religieuse de Lavinium pour renforcer par ce lien sacré l'unité des Latins sous l'autorité de Rome. Mais M. SORDI va plus loin en montrant que la fonction idéologique du mythe troyen trouve ici sa première illustration : il permettra avant tout la justification d'un empire universel qui repose sur un droit d'hérédité, puisque Rome est l'héritière de Troie.

Par ailleurs, les Étrusques, qui à travers le courant mythique développé à l'époque augustéenne revendiquent leurs liens avec les Troyens, acceptent, comme l'avait fait Troie avant eux, de perdre leur identité pour se fondre dans la grandeur romaine. L'auteur examine donc ensuite les liens anciens qui unissent les Étrusques à Rome. Sur la base de la documentation archéologique, mais aussi de considérations sur la situation économique et politique de Rome en ce début du V^e^ siècle, elle réaffirme l'idée, déjà proposée par d'autres, du maintien de l'influence étrusque à Rome jusque vers 475 : le détachement complet de Rome par rapport à l'Étrurie n'est qu'un aspect d'une redistribution des cartes en Italie centrale, conséquence d'un affaiblissement de la puissance étrusque après la défaite de Cumes (474). Ce retrait des Étrusques, qui s'accompagne logiquement d'un retour de Rome vers les Latins, est marqué par de profondes mutations socio-économiques dont la principale manifestation est le début de la lutte entre patriciens et plébéiens et la création du tribunat de la plèbe. Ainsi se trouve ruinée la *concordia* qui avait caractérisé au contraire la période étrusque et qui faisait cohabiter des citoyens d'origine diverse dans l'unité de la cité. Une deuxième période d'influence étrusque, au cours des trente années qui suivent la catastrophe gauloise (386-356), est marquée d'ailleurs par la même capacité d'assimilation sociale et d'intégration ethnique (avec la victoire définitive des plébéiens et l'alliance entre des plébéiens originaires d'Étrurie, comme les *Licinii*, et des patriciens philoétrusques (*Fabii*), ou eux-mêmes de lointaine origine étrusque (*Manlii*).

Ces considérations justifient le contenu des trois chapitres suivants qui fournissent tour à tour différents exemples d'intégration sociale et politique, avec, d'une part, un réexamen du déroulement du conflit patriciens/plébéiens, d'autre part une analyse du processus d'intégration des Latins puis des Italiens, entre le IV^e^ siècle et la Guerre sociale, enfin quelques réflexions sur le phénomène d'accession au pouvoir des *homines novi*. A l'intérieur de chacun de ces chapitres, M. SORDI a choisi d'évoquer quelques points seulement : pour le chapitre III, la question du sanctuaire de l'Aventin et de son choix comme « sanctuaire de la plèbe », puis certains aspects du tribunat et notamment la question des pouvoirs militaires des tribuns. A partir de leur intervention croissante dans ce domaine, en tant que représentants du « peuple en armes », se développe au I^er^ siècle, la politique des *populares*, et à la suite de la réforme de Marius, l'armée devient un des principaux instruments de promotion sociale.

C'est d'ailleurs à partir de l'exemple de Marius que l'auteur nous propose (dans le chap. V) quelques observations sur l'ascension des *homines novi* : elle analyse, d'après Salluste (*Jugurtha*, 85, 17), le discours qu'il a prononcé pour l'obtention du consulat et qui illustre parfaitement la notion de *memoria*, de renou-

vellement dans la tradition : c'est conformément à la coutume des ancêtres que Marius réclame le consulat, comme récompense de son mérite. D'autres discours célèbres évoquent, dans le chapitre précédent, la capacité de Rome à intégrer les étrangers au lieu de les rejeter et même s'ils ont été précédemment les ennemis des Romains : depuis le discours de Tanaquil, soutenant la candidature de son époux au trône de Rome, malgré son origine gréco-étrusque, jusqu'au discours de Claude en faveur de l'entrée au sénat des notables gaulois, tel que le rapporte Tacite, tous reposent, au-delà du lieu commun rhétorique, sur le même principe de développement de l'histoire de Rome. Sur le plan historique, des faits peuvent être considérés comme le pendant concret de tels morceaux rhétoriques : par exemple, la fondation, entre 387 et 241, des nouvelles tribus qui permettent d'intégrer les cités conquises dans le Latium et l'Étrurie méridionale; la création des nouvelles tribus cesse après 241, tandis que sont constituées (entre 241 et 227) les premières provinces.

Tel est, brièvement résumé, le contenu de cet essai court mais très dense, dont les intentions, réaffirmées dans la conclusion, étaient de saisir les lignes porteuses de l'histoire politique de Rome, le processus de développement que les Romains perçurent dans leur propre histoire. On peut sans doute ne pas adhérer pleinement au point de vue, parfois trop systématique, adopté par M. SORDI, mais on ne peut nier ni la rigueur avec laquelle elle soutient son argumentation, ni l'ampleur de la vision historique proposée.

Anne-Marie ADAM.

Serta historica antiqua II : Rome, G. Bretschneider, 1989, 306 pages.

Comme le volume précédent, celui-ci couvre une longue période, de la Sybaris du V^e^ siècle avant J.-C. à l'historiographie byzantine; les sujets abordés sont de même extrêmement variés : démographie, archéologie, religion, littérature... Le statut des auteurs n'est pas précisé, mais il semble que certaines contributions soient des résumés de *lauree* récentes; tous les articles possèdent en tout cas un appareil de notes considérable, et l'impression qu'ils donnent parfois d'un niveau d'approfondissement inégal est sans doute due seulement à l'extrême diversité des sujets traités.

Richard ADAM.

G. A. MANSUELLI, *L'ultima Etruria, aspetti della romanizzazione del paese etrusco, gli aspetti culturali e sacrali* (collection *Studi di storia*), 3, Pàtron : Bologne, 1988, 210 pages, avec carte et index.

Ce livre est constitué par les cours que G. A. MANSUELLI a effectués à Bologne lors de sa dernière année d'enseignement avant sa retraite, en 1985/1986, et on ne peut que se réjouir de ce que ces leçons aient été ainsi regroupées pour fournir une synthèse sur un sujet qui n'avait pas été traité comme tel, du moins de cette manière (l'ouvrage, commode et bien documenté, de W. V. HARRIS, *Rome in Etruria and Umbria*, Oxford, 1971, est centré sur le déroulement et les modalités juridiques de la conquête, et aborde moins l'impact effectif de la romanisation du point de vue de l'Étrurie). G. A. MANSUELLI nous offre, avec une minutie et une exhaustivité remarquables, tous les éléments de documentation que l'on peut avoir sur la question. L'organisation du pays et la place de ses cités dans le monde romain, avec les textes et les données archéologiques disponibles, les cultes, présentés dans le plus grand détail, le résultat des fouilles jusques et y compris dans

les zones rurales, avec notamment les données sur les villas d'époque romaine qui permettent de saisir concrètement l'économie de la région; tout cela est exposé très clairement. Il s'agit d'un cours. Donc on n'y trouvera pas une discussion systématique de l'ensemble de la bibliographie sur les problèmes en cause. Un exemple : pour la prophétie de Végoia, l'auteur suit M. TORELLI dans l'idée d'une localisation à Pérouse, et ne discute pas l'hypothèse volsinienne de G. COLONNA, ni les idées avancées récemment par A. VALVO. Il n'en reste pas moins que le livre sera fort utile pour les spécialistes, ne serait-ce que parce qu'il est toujours bon de ne pas s'obnubiler sur le détail des questions discutées et de prendre une vue d'ensemble, ce que permet justement l'ouvrage ! D'ailleurs sur bien des points de détail les vues de G. A. MANSUELLI sont neuves et suggestives. Nous relèverons ainsi la discussion sur le passage de la ligue des XII peuples étrusques (connue seulement pour la période de l'indépendance) à l'organisation en XV peuples (que l'auteur retient assez vraisemblablement comme due à Auguste et non à Claude), avec l'idée d'une situation fluctuante après la conquête, dont la liste fournie par Tite-Live pour les fournitures à l'armée de Scipion représenterait un état intermédiaire. Ou la mise au point, tenant compte des dernières trouvailles de Pise et de l'*ager Lunensis*, sur l'extension des Étrusques aux confins de la Ligurie qui amènent à rejeter l'idée ancienne d'une pénétration étrusque très tardive dans ce secteur.

Dominique BRIQUEL.

Raul BUONO-CORE VARGAS, *Aspectos de la lucha politica en Roma en la segunda mited del siglo III a. C.* : Ediciones universitarias de Valparaiso, Universitad Catolica de Valparaiso, 1988, 144 pages dont 12 planches d'illustrations.

Malgré son titre, cet ouvrage constitue plutôt un récit de la deuxième guerre punique qu'un essai sur les factions politiques à Rome pendant la période. Toutefois, ce sujet préoccupe assez l'auteur pour qu'il y revienne régulièrement, montrant avec assez de clarté comment, de la prépondérance provisoire des *populares* en 218-217, à travers le retour en force de l'aristocratie la plus conservatrice, la cité romaine en est arrivée à se confier à un chef charismatique qui, plutôt qu'une révolution, lui offrait une synthèse entre stratégies et conceptions politiques opposées, sans oublier d'insérer son image dans le système religieux ambiant.

La préoccupation religieuse affleure en de nombreux endroits de cet ouvrage, ce qui est normal puisqu'il émane de l'Université catholique de Valparaiso. Très souvent aussi, dans la mesure où la censure le permettait, l'auteur laisse transparaître des opinions très opposées au dictateur chilien : lorsqu'il réhabilite C. Flaminius, « audaz y genial » (p. 29) en soulignant la partialité de Polybe; lorsqu'il commente la perte des droits civiques effectifs subie par le peuple romain en ajoutant « fenomeno que hemos visto repetirse hoy, quizás por otras razones en ciertos casos, en algunos países en vías de desarrollo ». Si son gôut pour les *populares* ne va pas jusqu'à défendre Varron (sur qui, toutefois, il porte un jugement objectif sans tenir compte des calomnies personnelles dont Tite-Live se fait l'écho), il fait du peuple dans son ensemble le moteur du redressement contre Hannibal après Cannes : « Lo que Roma fue capaz de hacer en el lapso que va de los hechos de Canas hasta el inicio del invierno, es digno de admiracíon. Podría afirmarse que la futura potencia de Roma nacía de entre las ruinas de Canas. Hubo un renacimento moral, profundo y sólido, mucho más sólido que una mera reorganización militar. Era la recuperación de los espíritus; la fuerza que surge de la desgracia de los pueblos, oscura, misteriosa, providencial y poderosa. [...] Era la fortaleza de un pueblo contra el talento de un hombre. »

Sans doute, désignant ainsi entre les lignes l'Auguste chilien, l'auteur ne

pouvait-il aller plus loin en raison de la censure. L'idée souvent répétée que le Sénat, et au sein de celui-ci le groupe des consulaires, plébéiens et patriciens mêlés, constituait le seul corps apte à venir à bout de l'ennemi, est sans doute aussi à mettre en rapport avec la situation politique chilienne. Tout au long de cette thèse, préparée et soutenue à Pise sous la direction d'Emilio GABBA, mais publiée au Chili, l'auteur mène aussi une réflexion sur l'avenir de son pays après la disparition de la tyrannie. Ce rapport constant avec une situation politique moderne n'empêche pas l'ouvrage de constituer un bel essai sur la deuxième guerre punique, clair et complet, sinon très original. L'illustration, sans doute dans le souci de ne pas attirer non plus l'attention de la censure, est un peu allusive : Gaulois mourant, casque dédié par Hiéron à Olympie, portraits de Pyrrhus, de Philippe V, monuments campaniens, monnaies diverses, n'ont pas toujours un rapport immédiat avec le texte; le Brutus capitolin et la roche tarpéienne (p. 89), discrètement insérés parmi les planches, constituent sans doute un avertissement direct au *Superbus* chilien.

Richard ADAM.

Pastoral economies in classical antiquity edited by C. R. WHITTAKER (Cambridge Philological Society, Supplementary volume no. 14) : Cambridge, University Press, 1988, 218 pages.

Ce volume regroupe treize communications présentées au neuvième Congrès international d'Histoire économique qui conduisent le lecteur du monde égéen des temps pré- et proto-historiques au Bas-Empire. Le texte en est précédé d'une introduction de C. R. WHITTAKER qui est en fait un essai de conclusion. L'auteur y énumère les quelques points sur lesquels un accord s'est esquissé entre les participants et les problèmes, nettement plus nombreux, qui ont été au centre de controverses souvent passionnées. Ces désaccords sont d'autant moins surprenants que le pastoralisme n'a existé et n'existe nulle part à l'état pur.

Reste que les données de l'ethnoarchéologie et l'analyse des restes d'animaux et de végétaux pallient en partie la pauvreté des sources littéraires. Il en découle que, dès l'Antiquité, économie pastorale et agriculture ne constituent pas deux mondes irréductiblement fermés l'un à l'autre dont le premier serait plus ancien que le second (cf. sur ce point C. AMPOLO, *Rome archaïque : une société pastorale*?), mais que, le plus souvent, ils coexistent. Plusieurs communications ont également mis en évidence le fait que, dès cette époque, le développement de la transhumance va de pair avec l'existence d'un pouvoir capable d'exercer un contrôle sur les itinéraires qu'elle emprunte.

Plutôt que de résumer l'ensemble des exposés regroupés dans ce volume, nous nous arrêterons sur deux d'entre eux qui méritent une attention particulière. Ils sont respectivement dus à E. GABBA et C. GOUDINEAU. L'auteur du premier brosse un panorama complet de la transhumance en Italie dans laquelle il voit un aspect du processus de rationalisation des activités pastorales décelable dès le II^e^ siècle av. J.-C. Elle connaît alors son apogée et cet état de choses se prolongera jusque dans les années 100 de notre ère. Le déclin viendra au III^e^ siècle avec la crise du pouvoir.

Quant à la communication de C. GOUDINEAU (*Le pastoralisme en Gaule*), elle dépasse largement les promesses de son titre. L'auteur ne se borne pas à y établir que l'idée reçue selon laquelle la Gaule aurait été la terre d'élection du pastoralisme ne repose, en l'état actuel de nos connaissances, sur aucune donnée incontestable. Il y développe également un certain nombre de considérations sur le

caractère complexe d'un phénomène dont les historiens de l'Antiquité ont eu trop souvent tendance à se former une vision réductrice.

Bref, deux articles qui donnent envie d'en savoir plus. Si le reste du recueil ne reflète pas toujours une maîtrise comparable des divers problèmes étudiés, il n'en verse pas moins des éléments neufs au dossier d'une question en plein renouvellement.

Jean-Claude RICHARD.

Michel PONSICH, *Aceite de oliva y salazones de pescado. Factores geo-económicos de Bética y Tingitana* : Madrid, Universidad Complutense, 1988, 253 pages, ill.

En 1965 paraissait à Paris l'étude — rapidement épuisée — de M. PONSICH et M. TARRADELL : *Garum et industries antiques de salaisons dans la Méditerranée occidentale* (Bibliothèque des Hautes Études hispaniques, fasc. 36). Dans son nouvel ouvrage, M. PONSICH élargit à la fois le thème et le cadre du sujet grâce aux trouvailles des vingt-cinq dernières années.

Bien qu'il ne semble pas évident au premier abord, le lien entre les productions d'huile d'olive et de salaisons est attesté par la présence sur les lieux de pêche hispaniques d'ateliers d'amphores, dont certaines marques se retrouvent dans les domaines oléicoles du Guadalquivir. Ayant publié plusieurs volumes traitant de l'implantation rurale antique dans cette zone, M. PONSICH ne consacre à l'huile que quelques pages du premier chapitre (*Factores geo-económicos*, p. 17-102), qui comprend ensuite des développements sur la pêche, le sel, le garum et la pourpre ainsi que sur les différentes amphores à salaisons et leurs lieux de fabrication. Cette première partie se termine avec la description des ateliers, du commerce et de la vie sociale liés à la pêche.

L'auteur insiste sur le parallélisme des richesses agricole et maritime de la Bétique romaine, décrites dans les textes anciens mais non vérifiable en 1965 pour la seconde. En effet, l'ouvrage paru cette année là s'appuyait principalement sur les fouilles ou prospections réalisées par les deux auteurs au Maroc, les renseignements concernant la Péninsule Ibérique étant alors fort peu nombreux. Ils se sont multipliés depuis avec, par exemple, la reprise des recherches à *Baelo* par la Casa de Velázquez (qui avait contribué à publier le volume de 1965).

Le nombre des découvertes récentes faites sur le littoral de Bétique, mais aussi de Tarraconaise, de Lusitanie ou de Gaule, amène M. PONSICH à réduire la part attribuée auparavant par M. TARRADELL et lui-même à la Tingitane dans les activités liées à la pêche antique. Néanmoins certaines données africaines demeurent encore difficilement interprétables, ainsi l'absence fréquente d'ateliers d'amphores près des fabriques de salaisons. Seule la reprise des anciennes fouilles de Tingitane permettrait de mesurer sa place réelle par rapport à la Bétique ainsi que les rapports entre ces provinces voisines : d'abord aux deux premiers siècle de notre ère où leurs productions — maritimes comme oléicoles — étaient en concurrence dans l'Empire, puis lorsque la situation économique devint plus difficile (crise du III^{e} s.) et l'organisation politique différente (rattachement de la Tingitane à la Bétique, réorganisation administrative de Dioclétien).

Le second chapitre du volume traite de *La costa mauritana* (p. 103-168) où l'on a identifié au moins huit villes vivant des industries liées au poisson. La plupart se trouvaient sur l'Atlantique, en bord de mer (pour la pêche et les salines) mais à l'abri des tempêtes, souvent à proximité d'une rivière permettant l'approvisionnement en eau douce et les échanges commerciaux : ainsi *Lixus*, un des complexes les plus vastes et les mieux étudiés. Dans la partie dégagée (la moitié du site demeurant inaccessible à cause de la route Tanger-Rabat) on a dénombré

147 cuves à poisson ou à garum, représentant un total de 1 000 m^3 et appartenant à dix factoreries différentes. Les plus anciennes datent du I^er^ s. ap. J.-C. et certaines sont restées en service jusqu'au VI^e^ siècle de notre ère, après un regroupement des ateliers consécutif à la crise du III^e^ siècle qui contraste avec la prospérité de la ville entre le règne de Juba II et celui des Sévères.

Les autres établissements de Tingitane semblent avoir connu une évolution assez semblable. On peut notamment la suivre à Cotta, bien que la zone ait été fouillée au début du siècle sans étude scientifique du matériel : les structures mises au jour constituent l'ensemble le plus complet connu en Méditerranée occidentale, avec une répartition judicieuse de l'espace entre différentes activités bien séparées les unes des autres (préparation du poisson, cuisson du garum, salaisons, etc.).

La dernière partie de l'ouvrage est consacrée à la Péninsule Ibérique : deux chapitres *La costa ibérica mediterranea* (p. 169-186) et *La costa ibérica del Atlantico* (p. 187-220) correspondent au secteur espagnol — la Bétique romaine —, tandis que la troisième *La costa del Algarbe* (p. 221-228) recense les établissements portugais de l'ancienne Lusitanie. Une telle division administrative (antique ou moderne) ne tient pas compte de la coupure climatique et océanographique — si importante en matière de pêche — qui existe de part et d'autre du détroit de Gibraltar.

Dans le bassin méditerranéen on connaît actuellement vingt-sept sites, y compris ceux qui vont des Baléares à la côte du Levante (de Denia à Carthagène) et ne se trouvaient donc pas en Bétique mais en Tarraconaise. Sans doute n'a-t-on pas retrouvé toutes les factoreries romaines du littoral et certaines ont pu être détruites par la mer mais leur cartographie montre qu'elles appartenaient à des zones bien distinctes, entourant les grands ports antiques (Denia, Alicante, Carthagène, Almeria, Malaga). La plupart des structures n'ayant pas été fouillées, on ne peut pas toujours déterminer s'il s'agissait de fabriques de salaisons ou de simples viviers marins. En général les établissements semblent de superficie assez modeste, mis à part ceux de *Carthago Nova* dont Strabon et Pline louaient la qualité du garum.

Le versant atlantique de la péninsule présente au contraire une multitude de sites qui forment une ligne ininterrompue de la pointe de Tarifa au cap Saint-Vincent : on en a répertorié quarante et un en Espagne et dix-sept au Portugal (où toutes les factoreries antiques n'ont peut-être pas été identifiées). L'ensemble de la côte bénéficie de conditions très favorables à la pêche du thon, à l'aller comme au retour de sa migration annuelle en Méditerranée, aussi les madragues antiques s'échelonnaient-elles sur le littoral, avec une densité particulière des établissements autour de Cadix (dont le garum était réputé) et de Huelva.

La richesse procurée par la commercialisation des produits de la pêche pouvait être très importante, à en juger par le cas de *Baelo* : une ville nouvelle naquit autour des industries de salaisons et de garum, dont les revenus permirent la construction d'un ensemble architectural complet (enceinte, forum, curie, basilique, nymphée, temples — dont un d'Isis — théâtre, thermes, etc.).

Grâce aux fouilles de très grands sites comme *Baelo* ou *Lixus*, on peut tenter de reconstituer la vie économique en Bétique et en Tingitane ainsi que son évolution durant l'Antiquité, problèmes que M. PONSICH aborde dans sa conclusion (p. 229-235). La main-mise de Carthage sur ces deux régions contribua à y développer — parfois même à y créer — les activités dérivées de la pêche : on le sait par les textes, même si aucun établissement punique n'a été retrouvé. Peut-être furent-ils abandonnés ou entièrement remaniés à la période augustéenne, où l'exploitation des ressources naturelles (mines, agriculture, pêche) se fit désormais méthodiquement et à grande échelle dans les deux provinces romaines; après avoir connu un nouvel essor sous Claude, leur prospérité économique se poursuivit régulièrement pour ne s'interrompre qu'au III^e^ siècle de notre ère.

Si les causes de cette crise sont mal connues (surproduction d'où chute des prix des salaisons et du garum, concurrence d'autres régions de l'Empire ?), sa gravité ne fait aucun doute car elle provoqua l'abandon ou le regroupement des ateliers les moins rentables de Bétique et de Tingitane ; seules les grandes exploitations continuèrent — jusqu'au V^e^ siècle, parfois au VI^e^ — à produire des salaisons et du garum en vue d'une consommation devenue provinciale, voire même locale.

Dans l'attente du travail que prépare M. PONSICH sur l'histoire antique du détroit de Gibraltar, on trouvera ici une intéressante mise au point sur l'utilisation des ressources de la mer dans cette région. Réalisé à partir des textes anciens et de l'archéologie, l'ouvrage offre plusieurs cartes montrant la répartition des établissements de la Péninsule Ibérique et de la Tingitane, ainsi que leur topographie particulière (à partir de contraintes communes comme la proximité de la mer et des salines ou la situation à l'écart de la ville à cause des odeurs). Un plan des structures reconnues accompagnant la description de chaque factorerie, on peut comparer d'un site à l'autre la forme et l'organisation des bâtiments selon les activités, le nombre des cuves (à poisson, à garum) et des citernes d'eau douce, mais aussi noter les remaniements successifs intervenus au cours de l'Empire.

Nicole DUPRÉ.

J. de ALARCÃO, *Roman Portugal*, I, *Introduction* et II, 1-3, *Gazetteer* : Warminster, Aris & Philips Ltd, 1988, 166 fig., £ 15.

Auteur d'une étude plusieurs fois rééditée sur le *Portugal romain* (en portugais) J. ALARCÃO s'est proposé, avec ce travail, de donner une nouvelle dimension à la connaissance de son pays dans l'Antiquité romaine, d'où, également, le choix de l'anglais, seulement tempéré par le bilinguisme des notices rassemblées dans les trois fascicules du répertoire géographique. Celui-ci constitue et le cœur et le véritable apport du livre ; le volume I ou *Introduction* n'en est, en effet, que le commentaire, plus ou moins complet, selon une succession de chapitres désignés volontairement par des titres évoquant les rubriques ordinaires d'un manuel (arrière-plan historique, divisions administratives, villes et villages, routes, campagnes et villas, économie, religion, art). Il n'y a pas de conclusion générale, mais uniquement, après la bibliographie, des appendices sous forme de listes de toponymes et de théonymes.

Le répertoire est classé en fonction des huit feuilles de la couverture cartographique du Portugal au 1/250 000^e^ allant de Porto à Lagos et englobant du point de vue de l'historien trois secteurs fondamentaux du nord au sud : les régions au nord du Douro ayant appartenu à la province romaine d'Espagne citérieure, les terres du centre entre Douro et Tage, l'Alentejo et l'Algarve. Un système simple, conforme à celui de la carte, permet de situer chaque découverte dans l'espace et de retrouver la notice dont l'importance est proportionnelle, le plus souvent, à celle du site. Pour prendre un exemple connu, *Conimbriga*, on note qu'il se définit par les coordonnées 3/172 et M7, ce qui veut dire qu'il correspond au point 172 de la feuille 3 contenu dans le carré formé par l'intersection des rangées M et 7. La numérotation se développe de gauche à droite à l'intérieur d'une rangée. Ce sont ainsi près de 3 000 sites qui sont localisés et traités non sans qu'une place soit faite aux incertitudes et aux doutes. Si on veut s'intéresser à tous les sites d'une région particulière, on partira de la carte puis on se reportera aux notices dans l'ordre des numéros concernés ; si on s'intéresse à un thème précis, on commencera par l'*Introduction* pour continuer par les notices et les cartes. Les indications bibliographiques, présentées comme sélectives, sont très abondantes et l'ouvrage rend aussi

service par l'abondance des illustrations qui révèlent des documents difficiles à retrouver parfois.

Il s'agit donc d'un inventaire archéologique systématique consacré à l'ensemble du territoire actuel du Portugal. Il est d'autant plus légitime que l'histoire romaine de ces régions ne serait rien sans les inscriptions et les données proprement archéologiques, en raison de la faiblesse des sources dites littéraires. Naturellement, un grand nombre de trouvailles sont ou isolées ou mal reliées à ce qui fut leur environnement exact, ce qui rend leur exploitation difficile. On voit bien aussi que le répertoire repose sur des informations de qualité inégale conduisant ou pouvant conduire à une interprétation erronée d'un document. Il convient surtout de reconnaître combien, à travers cet ouvrage, J. ALARCÃO rend hommage au labeur infatigable de tous ceux qui, à des titres divers, collectent les renseignements de Bragance à Faro et reflète l'extraordinaire progression des recherches en matière d'archéologie classique au Portugal depuis une vingtaine d'années.

J'ai été particulièrement sensible à l'effort critique de l'auteur qui entend par sa rigueur donner un caractère vivant et ouvert à son inventaire. Ainsi, dans les chapitres de l'*Introduction*, il n'hésite pas à souligner ses propres erreurs antérieures, à noter le manque d'unanimité face à telle ou telle question, à rappeler l'insuffisance de la recherche pour pouvoir conclure correctement. Ce n'est pas seulement le cas pour les domaines qu'il connaît le mieux, la céramique, les villas, l'architecture. S'agissant par exemple des religions indigènes, où l'épigraphie tient une place essentielle, il montre, par un jeu de questions simples (p. 101), comment la notion banale d'*interpretatio* est loin de rendre compte de façon satisfaisante de toutes les évolutions. Concernant la géographie politique et administrative, il tente d'échapper aux écueils de la méthode empirique et s'efforce de suivre un système de lecture élaboré théoriquement (le polygone de THYSSEN) dans la mesure où les indices documentaires autorisent à s'y accrocher. Malheureusement, les inscriptions, qui fournissent en la matière les indications les plus parlantes, sont dans les cas les plus discutables très mutilées ou très fragmentaires et n'apportent donc pas le secours espéré. En outre, c'est un domaine où on ne peut se contenter de faire la synthèse entre ce qui serait des points de vue partiels ou contradictoires.

On discutera certainement la validité d'un découpage géographique mal adapté aux réalités antiques et on fera valoir que le Portugal actuel ne correspond à aucune unité politique ou culturelle romaine. Je n'ai pas vu que cela ait été gênant dans le cadre d'un inventaire qui témoigne de l'ampleur et de la qualité des efforts consentis par nos collègues portugais pour faire mieux connaître en le connaissant mieux eux-mêmes leur passé romain et pré-romain.

Patrick LE ROUX.

Firmum Picenum I (L. POLVERINI, N. F. PARISE, S. AGOSTINI, M. PASQUINUCCI — Introduction de E. GABBA), Giardini Editore : Pise, 1987, 385 pages.

Ce premier volume consacré à la colonie romaine de *Firmum* (actuel Fermo), dans le Picenum, s'intègre dans une série qui s'est donné pour but de recenser l'ensemble de la documentation concernant des centres urbains de l'Italie romaine. La réunion de ces différentes études devra permettre une approche plus générale du phénomène d'urbanisation de l'Italie et des relations entre les noyaux urbains qui apparaissent, pour la plupart, dans les derniers siècles de la République, et le tissu agricole qui constitue leur environnement naturel et institutionnel (dans le cadre juridique de la colonie).

Pour ce type d'enquête, fondée sur la collation et la mise en parallèle des différentes sources — littéraires, épigraphiques, archéologiques — et destinée à mon-

trer comment une réalité urbaine s'est insérée dans un territoire qui avait connu jusque-là d'autres modes d'occupation, la région du Picenum est apparue comme un terrain privilégié, et les premiers volumes de la collection ont été consacrés à *Asculum* (Ascoli Piceno) et *Treia*, à *Pisaurum* (Pesaro) (mais aussi à *Amiternum*, en Sabine).

Une première section de l'ouvrage est consacrée à une synthèse historique, à partir des attestations littéraires (peu nombreuses) et des documents épigraphiques : en dehors des indications concernant la fondation, en 264 avant J.-C., de la colonie latine de *Firmum*, les autres sources sont liées presque toutes, simplement, à la participation de contingents originaires de la colonie dans les grands événements militaires où intervient l'armée romaine, ainsi qu'au rôle particulier joué par *Firmum* pendant la guerre sociale, la colonie restant pleinement fidèle à Rome. Devenue municipe en 90, elle bénéficie d'une nouvelle déduction triumvirale en 41 avant J.-C. Elle conservera durant toute l'époque impériale le titre, d'ailleurs surtout honorifique, de *colonia*, et son histoire est alors connue à travers des allusions à ses démêlés avec la colonie voisine de Falerio. L'épigraphie concernant la colonie n'est guère originale, non plus, mais elle permet à L. POLVERINI, dans la suite de ce chapitre, quelques intéressantes remarques sur la prosopographie des principales familles locales, ainsi que sur les activités économiques.

Vient ensuite un bref chapitre de N. PARISE sur les monnaies à légende « FIR », traditionnellement attribuées à la colonie de *Firmum* et dont M. CRAWFORD a montré récemment qu'il fallait considérer leur émission comme une opération romaine postérieure à 264 et parallèle à la fondation de la colonie.

La section centrale, consacrée à la documentation archéologique et à l'urbanisme (M. PASQUINUCCI), est précédée d'une étude géomorphologique de l'aire urbaine (S. AGOSTINI). Puis sont présentées successivement les différentes catégories de vestiges conservés dans la cité : murailles, restes de l'acropole, du forum et du théâtre, et surtout les aménagements hydrauliques, conduites et collecteurs, grandes citernes publiques et fontaines, qui constituent la partie la plus intéressante de cette présentation archéologique, avec le support d'une importante documentation photographique et graphique : plans du réseau des *cunicula* (et de nombreuses sections), relevés dans les différentes dimensions des deux grandes citernes qui sont les monuments les plus remarquables de la *Firmum* romaine. Ce réseau hydraulique, requis par les particularités du relief, a dû être aménagé, dans son état actuel, vers l'époque augustéenne, mais il recouvre sans doute partiellement une implantation contemporaine de la fondation de la colonie, de même que l'enceinte urbaine précédemment évoquée. En dehors de ces vestiges d'édifices publics et de la basilique paléochrétienne qui termine ce chapitre, on sait malheureusement peu de choses sur l'édilité privée de la colonie.

Après un chapitre de conclusion, dû lui aussi à M. PASQUINUCCI et consacré aux grands traits de l'implantation urbaine de *Firmum*, le livre se termine par une abondante bibliographie, mise à jour jusqu'en 1986, et qui complète l'instrument de travail, précis et exhaustif, que l'on nous propose ici. Évidemment, ce premier volume concerne presque exclusivement l'aire urbaine : il faudra attendre le second, qui est annoncé, pour avoir un panorama complet des relations du centre urbain avec son territoire.

Anne-Marie ADAM.

Rosalia MARINO, *La Sicilia dal 241 al 210 a. C.* (Supplementi a « Kokalos », T. S. A. 1, 12) : Rome, G. Bretschneider, 1988, 213 pages.

Avec cet ouvrage, la série des *Testimonia Siciliae Antiquae* s'étoffe d'un nou-

veau titre. Conformément au programme de cette collection, le tome 12 regroupe en les classant selon l'ordre des temps les témoignages littéraires qui ont trait à l'histoire de la Sicile pendant la période envisagée. Pour l'essentiel, ils concernent le *quinquennium* 215-210 durant lequel l'île fut le théâtre de l'affrontement romano-carthaginois. A commencer par les conséquences du traité de 241 sur les diverses communautés siciliennes, le reste nous échappe dans sa quasi-totalité. Dans la substantielle *Introduction* qu'elle a donnée à son *corpus*, Rosalia MARINO s'interroge sur cet état de choses en même temps qu'elle essaie de faire le point sur les conséquences de ce traité pour l'île, sur l'organisation que Rome lui imposa ailleurs et sur les divers épisodes qui virent Romains et Carthaginois aux prises sur son sol pendant la deuxième guerre Punique.

Jean-Claude RICHARD.

Renate ROLLE, *The World of the Scythians* : Londres, Batsford, 1989, 141 pages, 97 illustrations in-texte, 8 planches couleur hors-texte.

L'ouvrage de 1980 *Die Welt der Scythen* nous est présenté dans une traduction anglaise de Gayna WALLS; la langue est fluide et se lit plus facilement que l'original, empreinte parfois de quelques naïvetés comme la traduction très précise, en yards et pieds, de distances décimales approchées (p. ex., p. 19, 328 pieds pour 100 m.); les digressions romantiques, voire romanesques, de l'auteur, prennent parfois une allure curieuse en anglais, par exemple p. 98 à propos du tapis de jeu de Pazyryk : « We can imagine how in the harsh steppe winter, with icy winds blowing round the yurts ans other dwellings, the oil lamps and fires — not to mention the wine and milk schnaps — would provide the Scythians with warmth. Il may be that the atmosphere was not always so idyllic, that sometimes the players sitting round the carpet (possibly including women) would be carried away in the head of the game, and gamble away a particularly spirited horse, a beautiful woman taken prisoner in war or even everything they possessed... ». Cette vision d'ambiance est cautionnée par Tacite, mais n'est pas d'une scientificité rigoureuse, de même que l'affirmation plusieurs fois répétée que les chevaux sacrifiés avec le roi étaient ses préférés, ni davantage d'ailleurs que les inhumés centraux sont bien des rois et des reines, même si, grâce au récit d'Hérodote, on peut en être raisonnablement sûr. Les intertitres sont parfois aguicheurs (p. 52 « The home of the 'sharp-beaked, dumb dogs of Zeus'; p. 86 « The 'man-killers' — female all-round athletes of Antiquity »). Ajoutons quelques coquilles : p. 24, § 7, lire « Fig. 9 » et non « Fig. 6 »; p. 36, légende de la fig. 17 : « kamennaya baby » et non « baba » (il semble s'agir de deux statues distinctes); p. 127, dans l'intertitre, « Ateas » et non « Atheas ».

A part ces menus détails, l'ouvrage est scientifiquement très solide, faisant état des nombreuses informations littéraires qui nous sont parvenues de l'Antiquité (Hérodote bien sûr, mais aussi les orateurs attiques, Aristophane, Strabon, Diodore, Dion Chrysostome), utilisant des comparaisons ethnographiques recueillies chez les auteurs du XIX^e^, mais aussi dans la précieuse relation d'un envoyé pontifical du XII^e^, et, bien entendu, les recherches de pointe de l'archéologie soviétique dont l'obstacle de la langue restreint la diffusion à l'Ouest. Dès l'introduction, l'auteur nous avertit qu'elle ne traitera pas spécialement le sujet trop rebattu de l'or des Scythes : on se rappelle l'exposition qui s'était tenue sur le sujet voici une dizaine d'années, et le public du Grand Palais qui était davantage composé de snobs des beaux quartiers que d'archéologues et d'historiens; cependant, il était inévitable que ces ors figurassent en bonne place dans l'étude des sépultures princières et dans l'illustration, mais ils servent surtout à illustrer des aspects de la vie quotidienne, et, à défaut d'une étude technique qui eût été volumineuse, on trouve

p. 52-53 un passage sur le district minier du Kazakhstan et les méthodes d'extraction. Ce qu'on peut regretter le plus est que cette exclusion de l'or comme sujet d'étude particulier ait entraîné l'absence de toute esquisse d'histoire de l'art et des influences grecques : les objets représentés ne sont pas toujours datés, et nulle part n'est indiquée la part des productions grecques et indigènes parmi les bronzes, la céramique courante et les amphores, hormis l'allusion, p. 93, à un coûteux vin grec des îles (quelles îles ?) identifié grâce aux inscriptions d'une amphore.

Le premier chapitre, consacré à la géographie et aux ressources du territoire, indique clairement que le nomadisme est la résultante inévitable des conditions naturelles. On passe ensuite à la description minutieuse de certains kourganes, les mieux fouillés, des cérémonies funéraires et des croyances concernant l'outre-tombe, telles qu'on les reconstitue non seulement d'après Hérodote, mais aussi et surtout d'après le mobilier étudié en place dans les sépultures non pillées : les défunts momifiés, après leur voyage de quarante jours parmi leur peuple, le temps que l'âme quittât définitivement le corps, reposaient sur un lit de queues de chevaux et disposaient à proximité de serviteurs et de familiers sacrifiés, de nourriture et de boissons soigneusement disposées dans un « coin-cellier » et un « coin-cave », quelquefois de vêtements de rechange pour les cérémonies de l'au-delà, exceptionnellement de jeux comme l'indique le tapis mentionné plus haut. On identifie même les services à fumer le hachisch (p. 93-95 : des petites tentes pliantes et des braseros dans lesquels, sur des pierres chauffées, on faisait griller des graines de mélilot et de chanvre ; Hérodote prenait cet attirail pour un sauna, et Hésychius parle d'encens, mais les graines fossilisées ne laissent aucun doute sur la réalité de cette pratique).

L'architecture interne des kourganes est particulièrement élaborée, le plus souvent sur le principe de chambres souterraines boisées ou non, qu'on atteint à la fois par un *dromos* en pente douce et par un puits de 6 à 30 mètres de profondeur et des galeries basses, de manière qu'une fois le puits rebouché les sépultures ne soient pas recouvertes de terre. Après les cérémonies funéraires, qui s'accompagnent d'un gigantesque banquet offert à des centaines, voire des milliers de participants, et qui donnent lieu au sacrifice de centaines de chevaux et de moutons, le tumulus est constitué avec des quantités de terre difficilement imaginables (15 000 m^3 pour le Tolstaya mogila) ; les archéologues soviétiques ont pu chiffrer le temps de travail et la quantité de main-d'œuvre, et préciser que le matériau n'était pas prélevé à proximité, mais apporté depuis des gisements situés à plusieurs kilomètres. Dans un cas particulier, celui du kourgane d'Arzan à Tuva, à l'extrême Est du domaine scythe, la tombe était constituée de quelque 70 pièces disposées en toile d'araignée autour de la double chambre centrale, recouvertes et entourées de blocs de pierre de manière à former une plate-forme de 110 mètres de diamètre et 4 de hauteur ; six serviteurs accompagnaient le couple inhumé dans la chambre centrale, ainsi que plus de 150 chevaux dans les chambres périphériques. La dendrochronologie ne fournit pas de datation absolue, faute de tables de référence, mais indique que les 6 000 bouleaux centenaires nécessités par la construction ont tous été abattus en même temps, au début d'un été entre le VIII[e] et le VI[e] siècle avant J.-C. Ces types de construction et les croyances qu'ils permettent d'évoquer offrent avec le domaine hallstatien des parallèles qui n'ont pas été suffisamment mis en valeur (qu'on pense, entre autres, au tumulus de Hochdorf).

Certains cadavres d'hommes et de chevaux ayant été conservés par une couche de glace pérenne, en particulier à Pazyryk, il a été possible de reconstituer non seulement l'habillement (l'inhumé d'Issyk était vêtu d'une cotte composée de 4 000 plaques d'or toutes décorées), mais le tatouage d'un guerrier (p. 83-85) et le caparaçonnage des chevaux, dont les reconstitutions sont impressionnantes. Plus

précieux encore sont les renseignements obtenus sur les types physiques : contrairement à l'idée reçue due à un texte du pseudo-Hippocrate et encore en vigueur au début du siècle, la classe dominante n'était pas mongoloïde et les rois mesuraient entre 1,80 et 2 mètres; en revanche, les inhumés de rang inférieur sont sensiblement plus petits, de 10 à 15 centimètres en moyenne (p. 55-56). Ceci suggère l'existence d'une aristocratie endogame et n'est pas, encore une fois, sans rappeler le domaine hallstattien, où malheureusement les études anthropologiques sont moins développées.

Richard ADAM.

N. G. L. HAMMOND et F. W. WALBANK, *A History of Macedonia, III, 336-167 B. C.* : Oxford, Clarendon Press, 1988, XXX + 654 pages et 4 planches.

Avec ce troisième volume, N. G. L. HAMMOND achève sa monumentale histoire de la Macédoine, et de même que dans le tome 2 il avait pris comme collaborateur G. T. GRIFFITH, il a ici confié à F. W. WALBANK la seconde partie (concernant les années 301-221), tandis qu'il se réservait la première (de la mort de Philippe II à la bataille d'Ipsos) et la troisième (les règnes de Philippe V et de Persée). C'est à cette dernière que nous limiterons notre recension dans le cadre de cette revue. L'historiographie ancienne (Tite-Live, et déjà Polybe) étant d'une hostilité déclarée à l'égard des deux souverains macédoniens, l'auteur est amené dans une large mesure à réhabiliter leur mémoire, tandis que la politique romaine à partir de 200 est au contraire sévèrement jugée. Cette réévaluation est dans l'ensemble justifiée, même si on peut douter de la pertinence historique de certains rapprochements avec les événements de 1939-1945 (p. 509, n. 4, 557, 560, n. 1, 566), et si certaines formules sur Polybe ont un accent bien polémique (« Polybius' lack of strategic insight », p. 433; « Polybius' psychoanalytical theory about Perseus », p. 519). Mais certaines affirmations ne peuvent que surprendre le lecteur : ainsi à propos du retour de la Macédoine dans l'Amphictionie delphique en 178 (« the swing was led by the Aetolian League which now dominated the Amphictionic League council », p. 494), du statut de Délos avant 167 (Rome « transferred the control of the temple at Delos from Rhodes to Athens », p. 561), ou du s. c. de 167 sur la Macédoine (« it was intended for the ears of the Roman People, which had as fanatical a hatred of kingship as Communists have of capitalism today », p. 562). On aurait aussi aimé parfois plus de discussions : la chronologie de la première guerre romano-macédonienne récemment proposée par J. RICH est rejetée à la fin de quelques notes, alors que le problème méritait un examen plus systématique; l'envoi d'une ambassade étolienne à Rome en 202 est affirmée sans même qu'une note signale que sa date et son historicité sont contestées; de même la thèse d'un Persée se présentant en Grèce comme le bienfaiteur des classes défavorisées est-elle reprise sans la moindre allusion aux divers travaux qui en ont contesté la véracité. La politique de Philippe V à l'égard des Grecs méritait peut-être une appréciation plus nuancée. Est-ce seulement en 202-201 que le roi s'aliéna la sympathie d'une grande partie des Hellènes? Ses précédents rapports avec la Confédération achéenne sont bien rapidement traités; rien n'est dit de l'hypothèse proposée par de bons historiens, d'une réduction des Phocidiens à l'état de sujets vers 218, ni de la raison pour laquelle les Étoliens, en 198-196, estimaient que le roi les avait traîtreusement spoliés de la possession de Thèbes de Phthiotide, Pharsale, Échinos et Larisa Kremaste. On sait en revanche la connaissance exceptionnelle qu'a HAMMOND des pays et des routes de Macédoine et de

Grèce septentrionale et centrale, pour les avoir parcourus depuis des décennies. L'histoire des opérations militaires occupe dans ces chapitres une place importante, et fort heureusement, car l'auteur s'y montre hors de pair. Signalons en particulier les morceaux de bravoure que sont les pages consacrées à Pydna et à Cynoscéphales, avec une localisation nouvelle tout à fait convaincante du champ de bataille. Excellente, également, l'information archéologique et numismatique. Index général très complet.

Jean-Louis FERRARY.

William REITER, *Aemilius Paullus, Conqueror of Greece* : Londres, Croon Helm, 1988, 171 pages.

Après avoir étudié la formation de l'image de Paul-Émile chez Polybe, Tite-Live et Plutarque, l'auteur, dans un dernier chapitre au titre significatif (« another look »), propose une analyse cette fois sans complaisance du personnage de Paul-Émile, et plus généralement de la politique romaine dans le monde grec entre 189 et 167. Il a parfaitement raison lorsqu'il écrit que « Plutarch simply refused to believe anything bad of his beloved Paullus, and as a moralist, that was his prerogative », mais que « the historian's blind acceptance of Plutarch's Paullus is indefensible » (p. 106). L'historien cependant n'a pas non plus à se constituer en avocat du diable, et W. REITER donne parfois cette impression, qui culmine dans les p. 116-117, lorsqu'il veut à tout prix contester l'intégrité financière de Paul-Émile, et accorde grand crédit au témoignage du *De uiris illustribus (ob huius licentiam et paupertatem post mortem eius dos uxori nisi uenditis possessionibus non potuit exsolui)*. En admettant que *licentiam* ait bien été le texte de l'*Auctor*, et que la leçon *continentiam* des manuscrits *o* et *p* ne soit qu'une correction, rien ne permet de penser que l'*Auctor* ait eu connaissance d'une autre tradition que celle d'un Paul-Émile volontiers dépensier et relativement pauvre du fait de son intégrité, celle de Plutarque lui-même (*Aem.*, 4, 4-5); de même Pol., 31, 26, 6 n'implique-t-il pas nécessairement que la dot de Papiria n'avait pas été restituée : Paul-Émile fit un riche mariage en secondes noces, mais Papiria, bien que fille de consulaire, avait pu être moins bien dotée. Par ailleurs, s'il est vrai que Paul-Émile ne fut pas, en Épire notamment, l'exécutant malgré lui d'une politique d'épuration et de répression qu'il aurait réprouvée, il y a chez lui d'autres aspects, qui le distinguent parmi les Romains de sa génération : le philhellénisme ostentatoire et symbolique du voyage à travers la Grèce et des fêtes d'Amphipolis aurait mérité plus d'intérêt, et évité de trop vite conclure, après d'autres il est vrai, à une séparation absolue entre intérêts culturels et action politique. Le livre est néanmoins dans son ensemble une saine réaction face à l'idéalisation dont Paul-Émile a bénéficié dès l'Antiquité, et dont les historiens modernes ont souvent du mal à se défendre.

Jean-Louis FERRARY.

Jean-Marie PAILLER, *Bacchanalia. La répression de 186 av. J.-C. à Rome et en Italie* (Bibliothèque des Écoles françaises d'Athènes et de Rome, 270) : École française de Rome, Palais Farnèse, 1988, 868 p. in-8°, index (des noms de lieux, de personnes, des auteurs anciens, des auteurs modernes), 15 fig. h.t.

Eu égard au sous-titre qui ne concerne qu'un aspect de « l'affaire », le livre paraît gros. Encore est-ce la version allégée du texte dont j'ai déjà eu à connaître en 1984, lorsque l'auteur l'a présenté comme thèse de doctorat d'État. Mais les Bacchanales de — 186 valaient bien une thèse à l'ancienne mode, c'est-à-dire une

recherche approfondie qui ouvre des perspectives et qui met en œuvre des compétences aussi diverses (quoique étroitement complémentaires) que l'archéologie classique, la philologie, le droit romain, l'histoire des religions ou des idées. Ce travail vaut donc d'abord par sa pluridisciplinarité au bon sens du terme, qui est la seule façon intelligente de tenter une histoire totale des moindres événements. Mais celui des Bacchanales n'est pas l'un des moindres, et J.-M. PAILLER nous le démontre passionnément en le caractérisant comme révélateur d'une situation historique prégnante et complexe, en même temps que comme un « stéréotype » dont les prolongements et les retentissements restent sensibles dans l'imaginaire européen moderne.

L'amorce de cette nouvelle enquête sur le « scandale » plonge dans les structures souterraines fouillées par l'École française de Rome à Bolsena, sur le Poggio Moscini. L'auteur identifie un antre bacchique dans une salle tronconique à *oculus* central (« sommital ») appartenant à un ensemble très problématique oú l'on a retrouvé les débris d'un trône en terre cuite à décor dionysiaque, outre un matériel céramique autorisant à dater la destruction du site des années 195-170 av. notre ère. Intrigué par cette découverte et par sa propre hypothèse qui relayait une idée aventurée alors par P. BOYANCÉ, il a repris tout le dossier de l'affaire avec beaucoup de rigueur et de conscience, sans négliger aucun des aspects multiples qui en grèvent l'interprétation et que les modernes n'ont pas toujours envisagés, comme ici, dans leur totalité.

Tite-Live et l'inscription de Tiriolo sont donc traduits à frais nouveaux, réanalysés, passés au crible, ce qui nous vaut de bonnes et utiles explications de textes : langue, style, composition, problèmes historiques, juridiques, prosopographiques. C'est là un excellent travail qui offre désormais aux chercheurs une base à la fois solide et riche de vues originales (sur les situations familiales, le contexte moral et social, la conjoncture religieuse et politique). La digestion claire et critique d'un siècle de bibliographie n'est pas moins suggestive. On nous y montre pertinemment combien la vision de l'affaire a pu être conditionnée par les préoccupations des exégètes en fonction de leur temps.

L'auteur fait justice de plusieurs controverses qui hypothèquent la littérature du sujet : les deux versions annalistiques, les prétendues contradictions de Tite-Live, les disparates de forme et de fond dans le *S. C. de Bacchanalibus*... Mais je ne suis pas sûr qu'il ait raison de vouloir exclure de la série des invasions religieuses orientales ces mystères qui n'ont pris forme en tant que tels, me semble-t-il, qu'à l'époque hellénistique et plus précisément dans l'Égypte ptolémaïque. Plusieurs conjectures intéressantes émaillent l'exposé : par exemple, l'identification de Sulpicia avec la « promotrice d'une dévotion à Vénus Verticordia ». Le fait que le Postumius vainqueur des Latins au lac Régille ait eu comme *magister equitum* un Aebutius a peut-être aussi valeur symbolique. Les « dimensions religieuses » de l'affaire (p. 196 ss.) sont bien mises en évidence, quoiqu'on se prenne à regretter que les références directes ou indirectes au rituel initiatique n'aient pas fait l'objet d'un traitement systématique. Brillamment aussi, J.-M. PAILLER valorise la personnalité de Sp. Postumius comme « acteur et informateur ». Mais faut-il croire pour autant avec L. FRONZA que l'annaliste A. Postumius a inspiré Tite-Live par l'intermédiaire de Polybe ? De bons arguments sont rétorqués aux objections de G. Tarditi, et le poids de la « saga » postumienne dans l'historiographie du scandale ne fait aucun doute. Cependant Tite-Live a pu conjointement utiliser d'autres sources. La construction du verbe *initiare* avec le datif (*Bacchis*) correspondrait à une expression grecque (p. 606) : mais laquelle ?

L'ouvrage se corse d'hypothèses beaucoup plus risquées, lorsque l'auteur explore la piste campanienne, puis la piste étrusque. Il reprend à son compte le

roman bâti par J.-L. VOISIN sur le suicide collectif des Capouans en – 211. L'instigateur, Vibius Virrius, nous y est donné comme « le chef d'un thiase bacchopythagoricien » (p. 281) de vingt-huit membres, « nombre parfait », qu'exaltent « les perspectives eschatologiques proposées à ses adeptes par un dionysisme orphicisant » (p. 285; cf. p. 442)... C'est oublier tout simplement que l'orphisme et le pythagorisme condamnaient le suicide! Si Vibius Virrius avait été le leader d'un parti bachique, Tite-Live n'aurait pas manqué de le dénoncer et de le déconsidérer comme tel.

Il est vrai que l'historien latin ne comprend rien ou presque de ces problèmes religieux! Il n'a pas compris que le scandale des Bacchanales consiste moins dans le détournement des mineurs que dans le détournement d'un culte légitime : celui de Cérès « investi » par les bacchants dont l'antre sur l'Aventin et les « cérémonies qui s'y déroulaient devaient suffisamment ressembler à la catabase rituelle lors de l'ouverture du *mundus*... » (p. 428) pour alerter l'autorité romaine contre cette « défiguration » d'une liturgie officiellement reconnue. Ainsi s'expliquerait qu'on ait d'abord initié trois fois par an, puisque le *mundus* est ouvert le 28 août, le 5 octobre et le 8 novembre! « Paculla Annia ne serait-elle pas une des prêtresses campaniennes régulièrement en charge des Graeca sacra de Cérès, une prêtresse qui se serait 'dévoyée' et aurait dévoyé les fidèles dans ce dionysisme? » (p. 438). Ainsi pourrait-on comprendre aussi le scandale qu'il y avait pour la desservante d'un culte de type « thesmophorien » (donc réservé aux femmes) à initier des hommes (p. 437). On conçoit, certes, que la clientèle du temple de Cérès, Liber et Libera n'ait pu rester tout à fait étrangère aux Bacchanales de l'Aventin. On peut admettre que, pour le descendant du dictateur qui avait voué l'érection du sanctuaire à cette triade plébéienne, le culte de Cérès ait été, en quelque sorte, une affaire de famille et qu'il ait pris l'affaire en mains, surtout si l'initiation des jeunes lui apparaissait comme une contrefaçon de leur intégration à la communauté civique par la prise de toge virile lors des Liberalia (cf. E. MONTANARI). Les autorités redoutaient surtout, je crois, le détournement des énergies au profit d'une religion qui accaparait totalement l'individu, l'élan dionysiaque aliénant les ressorts mis naguère au service de la cité (Liv., 39, 13, 14 : *alterum... populum esse*). Quant aux reconstructions de J.-M. PAILLER, j'en attends la confirmation par d'autres arguments que la logique interne du raisonnement. En tout état de cause, le *mundus* n'a rien à voir avec les antres dionysiaques, même si le trou à lucernaire de Bolsena pourrait (?) formellement lui être comparé; cultuellement, c'est une tout autre affaire. Rien ne prouve, d'ailleurs, que le trône en terre cuite ait fonctionné rituellement dans ce local pour on ne sait trop quelle *thronôsis* (p. 824). Le cas de la fascinante réformatrice des mystères, Paculla Annia, qui semble avoir disparu de la circulation en – 186, me paraît s'élucider beaucoup mieux dans le contexte des thiases hellénistiques (qui essaimaient et s'organisaient librement, en dehors de tout contrôle centralisateur : d'où l'édit « de Philopatôr ») que dans le cadre des prêtresses véliennes ou napolitaines de Cérès recrutées par Rome.

Mais la « spirale de l'interprétation » (pour reprendre une expression de l'auteur) donne le vertige au lecteur, quand, après avoir été invité à reconnaître dans la voûte tronconique de Bolsena une sorte de firmament symbolique consacrant la solidarité du Fufluns étrusque avec le dieu solaire Catha, il apprend que le tombeau vide de Numa où l'on avait caché les fameux écrits subversifs brûlés au Comitium en – 181 doit être comparé au « kérygme » d'un autre tombeau vide — celui du Christ et de la Résurrection — en même temps qu'au trône vide (en terre cuite) de Bolsena et au trône vide de Romulus que les sénateurs auraient dépecé, comme les Titans avaient démembré Dionysos-Zagreus « surpris sur un trône » (p. 680). Tout s'expliquerait donc en fonction des mythes et des rites « orphico-

pythagoriciens ». Et, comme d'habitude, Tite-Live a sur ce point des œillères : « nous voici une fois de plus ramenés à ce qui nous a paru être la racine de l'incompréhension livienne des Bacchanales » (p. 682). Personnellement, je ne vois pas non plus (mais je suis probablement aussi borné que l'historien latin) en quoi Ennius, Fulvius Nobilior, l'*Hercules Musarum*, le « pythagorisme astral », l'héroïsation de Romulus « à la manière orphique » nous aident à mieux discerner les tenants et les aboutissants de l'affaire ou à en réinterpréter utilement les données. Les deux faces « diurne » et « nocturne » de Numa (p. 655 ss.) mériteraient un réexamen critique détaillé. Mais sur l'opposition Janicule/Comitium (p. 664), cf. les considérations de G. PICCALUGA (dans *L'area del' santuario siriaco del Gianicolo'*, Rome, 1982, p. 81 s.), qui tendent à faire du Janicule « una specie di anti/ Roma o Roma/ no ».

Toujours sous la rubrique des « Bacchanales après les Bacchanales », J.-M. PAILLER souligne les analogies et les différences que présentent les révoltes serviles ou d'autres mouvements d'opposition à l'ordre romain, pour caractériser finalement la révolte dionysiaque en quatre points : le principe, qui serait « orphico-pythagoricien » et relierait donc les bacchants de – 186 aux *bebaccheumenoi* de Cumes (je n'en crois rien) ; l'exemple (leur mort pour la cause, à l'exemple même des Capouans de – 211 : je n'en crois rien non plus) ; l'espoir (l'héroïsation qu'illustreraient les vases grecs d'Italie du sud, le trône vide de Bolsena, le foie de Plaisance et son Catha, « soleil psychopompe » : je n'ose pas dire que c'est affaire de foi) ; le serment et l'engagement collectif (sur ce point on ne peut qu'être d'accord).

« De la protestation à l'intégration » (p. 728 ss.) : ce titre — emprunté à C. GALLINI — du développement consacré à César définit bien l'évolution d'un dionysisme récupéré par le dictateur et les empereurs. Mais il faut remarquer que déjà Marius buvait dans un canthare à l'image du dieu vainqueur, *Indicum ex Asia deducens triumphum* (Val. Max., III, 6, 6). Un dernier chapitre démontre la marque que la version livienne (ou postumienne ?) a imprimée dans la tradition littéraire, de Pline le Jeune à Firmicus Maternus en passant par Tertullien, avec des utilisations différentes. Mais je me demande si ce qui, dans la lettre de Pline sur les chrétiens, peut nous apparaître d'abord comme réminiscence de Tite-Live n'est pas imputable aux catégories juridiques, le précédent des Bacchanales ayant dû faire jurisprudence en la matière. En tout cas, le « prototype anti-bachique » a pu servir la propagande anti-chrétienne, avant que les victimes des persécutions ou plutôt leurs héritiers indignes ne la retournent contre les païens (sur ce point, outre Firmicus Maternus, il y avait lieu de rechercher dans les vies de saints et chez Grégoire de Tours des textes significatifs), puis contre les sorcières et leurs sabbats.

Au total, l'analyse perspicace de Tite-Live et de l'inscription de l'*ager Teuranus*, que développe la première partie de l'ouvrage, ainsi que le « Fortleben » de l'affaire dans le droit comme dans la polémique et l'imaginaire des chrétiens pouvaient suffire à la réputation de cette thèse que gâtent ou du moins surchargent trop de conjectures indéfiniment sinueuses et quelque peu affolantes dont l'auteur aurait dû faire l'économie.

Dans les notes infrapaginales, plusieurs références du « système Harvard », concernent des publications qui ne figurent pas dans la bibliographie, présentée autrement que la suite des chapitres, ce qui ne facilite pas les vérifications. Un *index rerum* n'eût pas été superflu pour un livre de cette épaisseur et dont les sujets sont beaucoup plus variés que le titre ne le fait soupçonner.

Robert TURCAN.

P. A. BRUNT, *The Fall of the Roman Republic and Related Essays* : Oxford, Clarendon Press, 1988, XI + 545 pages.

Ce volume contient un certain nombre d'articles parus dans les années 1960 (c. 2 : « Italian aims at the time of the Social War » ; c. 3 : « The *equites* in the Late Republic » ; c. 5 : « The army and the land in the Roman revolution » ; c. 7 : « *Amicitia* in the Roman Republic »), et des chapitres largement ou totalement nouveaux (c. 4 : « Judiciary rights in the Republic » ; c. 6 : « *Libertas* in the Republic » ; c. 8 : « *Clientela* » ; c. 9 : « Factions »), y compris le premier, introduction et synthèse à la fois, qui a donné son nom au recueil. On aurait pu craindre qu'un pareil ensemble fût hétérogène, mais il n'en est rien. Non que la réflexion de P. BRUNT se soit figée et ait ignoré les travaux parus dans le dernier quart de siècle : les anciens articles n'ont pas seulement fait l'objet d'une mise à jour bibliographique ; ils ont été soigneusement révisés et partiellement réécrits (en sorte qu'il conviendra désormais de se référer au texte de 1988). Mais cette révision s'est faite sans douleur, tant la continuité apparaît évidente sur les points essentiels : on peut dire que le livre était tout entier contenu en germe dans les articles des années 60, dont il fait rétrospectivement apparaître toute l'importance et la cohérence. Les trois chapitres complémentaires sur *amicitia*, *clientela* et *factio* montrent de façon pleinement convaincante que la politique romaine du Ier siècle n'est aucunement réductible à des luttes opposant un petit nombre de factions aristocratiques stables, et qu'il en allait très probablement de même au IIe siècle. C'était là l'interprétation de MÜNZER, dont on sait le succès qu'elle connut en Grande-Bretagne, et qui finissait par réintroduire un système de partis, dépourvus seulement de toute assise idéologique. Mais la critique de P. BRUNT va plus loin, et son ultime adversaire nous paraît être GELZER, et sa *Nobilität der römischen Republik*. Rome n'était pas une pure aristocratie, et sa noblesse n'était pas le seul acteur d'une vie politique où, à côté des ambitions personnelles, les tensions sociales jouaient leur rôle aussi, où des mots comme *libertas* n'étaient pas de simples slogans mais avaient une vraie valeur. Le sénat perdit le pouvoir parce qu'il fut incapable de résoudre les problèmes nés de la conquête, parce qu'il refusa obstinément de satisfaire les besoins d'autres groupes sociaux comme la plèbe urbaine et surtout l'armée, parce que le cycle de violence qui s'ensuivit le priva du soutien de ceux qui auraient dû adhérer à l'ordre ancien, mais qui finirent par préférer l'*otium* à la *libertas*. Le premier chapitre, il est vrai, se termine par quelques pages désabusées, où l'auteur souligne la part de hasard due au rôle des personnalités individuelles dans le déroulement de l'histoire : la République aurait sans doute pu survivre quelque temps si César avait été moins audacieux ou Brutus moins timoré, mais l'incapacité du régime à résoudre les problèmes n'en serait pas moins restée. C'est cette incapacité même qui intrigue, dès lors que P. BRUNT se refuse à la croire inhérente au régime sénatorial, et souligne au contraire l'intelligence politique du Sénat pendant la phase de la conquête : faut-il s'en tenir finalement à l'explication de Salluste, et aux vertus perdues du *metus hostilis* (p. 69) ? Sur la chute de la République, en tout cas, P. BRUNT nous donne un livre majeur, et qui fera date. Que ce ne soit pas une raison pour attendre trente années avant qu'il soit traduit en français !

Jean-Louis FERRARY.

Karl-Wilhelm WELWEI, *Unfreie im antiken Kriegsdienst*, 3, *Rom* (Forschungen zur Antiken Sklaverei) : Wiesbaden, F. Steiner, 1988, 223 pages.

Avec cet ouvrage l'auteur met un point final à vingt ans de recherches (cf. déjà,

à propos du monde grec, *Unfreie...* 1 (1974) et 2 (1977) tournant autour d'un même problème, celui de la participation d'esclaves aux activités militaires. S'il reste en effet l'exception, ce phénomène n'en est pas moins attesté à l'échelle de la cité antique dans laquelle le corps civique, seul habilité à porter les armes, est radicalement coupé des groupes humains de statut servile.

Rome offre plusieurs exemples bien connus de cette situation. L'auteur les regroupe sous quatre rubriques formant autant de chapitres : (1) esclaves enrôlés dans les forces terrestres et prenant une part active aux combats; 2) esclaves servant dans la flotte; 3) esclaves servant dans le train des équipages et autres services de la logistique; 4) esclaves constitués en troupes de choc dans les années où la violence régna dans l'*Urbs* ou engagés dans les guerres civiles (49-31 av. et 68-69 ap. J.-C.) auxquels il en a ajouté un cinquième consacré à la « Spätantike » ainsi que quelques pages de conclusion.

Ce travail complète celui, plus rapide, de N. ROULAND (*Les esclaves romains en temps de guerre*, Bruxelles, 1973). Si, par la force des choses, l'ensemble des épisodes étudiés se présente comme une suite de *membra disiecta*, il autorise pourtant quelques conclusions de caractère général. La première est que, à la différence de ce qui fut parfois le cas dans le monde grec, le facteur démographique (pénurie du corps civique) ne joua pas un rôle déterminant dans l'utilisation militaire, par les Romains, des esclaves. La seconde est que ce phénomène revêt dans l'*Urbs* une signification qui varie selon les circonstances. La troisième est qu'en dépit des exceptions relevées par l'auteur, l'armée resta en principe fermée aux esclaves. Reste la quatrième, qui nous paraît être de beaucoup la plus importante : tout au long des guerres civiles, les esclaves restèrent des instruments entre les mains de ceux qui les utilisaient dans leurs luttes pour le pouvoir; parce que la masse qu'ils formaient n'avait rien d'une classe homogène, leur participation à ces conflits n'eut de conséquences qu'à l'échelon des individus dont certains accédèrent ainsi à une liberté trop souvent temporaire.

En un mot, un travail bien informé, attentif aux événements et qui, sur un point précis, apporte une contribution intéressante à l'histoire des mentalités en milieu romain.

Jean-Claude RICHARD.

Ségolène DEMOUGIN, *L'ordre équestre sous les Julio-Claudiens* (collection de l'École française de Rome, 108) : Paris-Roma, 1988, 923 pages.

Cet ouvrage impatiemment attendu continue, avec une unité de méthode très appréciable, la somme de Claude NICOLET sur l'ordre équestre républicain, sous son double aspect, l'étude des structures juridiques et sociales, le recensement de la prosopographie. L'auteur proclame dès l'Introduction l'intention de dépasser les enquêtes « parcellisées », et de donner une vue panoramique de l'ordre, dans les institutions centrales comme dans le tissu régional et municipal. Le bilan prosopographique, résumé p. 13, sera impressionnant. Relevons aussi, au niveau des choix, le souci très vif de la diachronie, qui ne marque pas suffisamment nombre d'études d'histoire sociale, et celui de dégager la spécificité synchronique de l'époque julio-claudienne. Cette dernière hypothèse sera maintenue avec rigueur, à quelques trangressions près (des échappées vers les époques flavienne et antonine, qui confirment les évolutions et les permanences).

Le plan tripartite part des structures (I^re^ partie), passe aux fonctions (2^e^ partie), pour aboutir aux « réalités » (3^e^ partie). Si les deux premières rubriques sont claires, après un prologue fort justifié sur « l'ordre équestre sous le triumvirat » (chap. I, p. 19-69), la troisième paraît moins « probante ». S'agit-il des réalités

sociologiques, — au sens large? L'étude de l'*origo* le donnerait à penser, avec l'étude comparée de la provenance géographique, concrétisée par de bons tableaux (p. 520 s.); l'analyse de la « dignité équestre » dans son complexe social (en relation avec le sénat) et dans sa cohésion familiale, ressortit à la sociologie, et donne à cette partie sa spécificité par rapport aux structures juridiques et institutionnelles. On étudie le système de références et de valeurs de l'*ordo* (p. 578 s. : *dignitas* et *auctoritas*; p. 591 s : *splendor* et ses corollaires; p. 761 s. : *otium*, etc.); j'avoue que le mélange de réalités sociologiques fort peu distinctes des données de « structure » et de réalités socio-culturelles déconcerte un peu. La longue étude sur l'*equestris nobilitas*, p. 677 s., tourne autour de l'*otium* équestre, sacrifiant à dessein les implications idéologiques de la notion au diagramme des carrières (tableau ventilé de p. 681, suivi d'une décomposition analytique nette du corpus prosopographique), et appelle une étude des signes sociaux de cette noblesse, des *ornamenta* (et de l'usurpation, p. 766-819). Nul ne contestera que ces « privilèges » ne soient partie constituante d'une *nobilitas* de service insérée dans un armorial — ce qui a été fort bien montré au début de la troisième partie dans l'analyse des mécanismes familiaux. Mais pourquoi couper cette étude des autres « privilèges », comme la figuration aux obsèques impériales (p. 261 s.)?

Ces remarques sur la « rhétorique » de l'ouvrage ne mettent pas en cause sa lisibilité, facilitée par les *Indices* très soignés. Et il faut louer l'auteur d'avoir dominé un immense corpus prosopographique, de l'avoir disséqué et recomposé en rubriques nettes. On connaîtra à la fois l'implantation des chevaliers, dans le *cursus* municipal et dans la « carrière nationale » (chap. IX), avec les résultats statistiques à l'appui : les catalogues de répartition qui illustrent catégories et sous-catégories (p. 686 s.; p. 714 s.) donnent au lecteur une vision structurée de l'*ordo*. Il est vrai que les mécanismes évolutifs n'ont pas tous été analysés dans la première partie, et que parfois la synthèse partielle, inspirée par le souci de mise au point et de discrimination (p. 710 s. : « la promotion sociale des scribes », parallèle à la promotion militaire traitée auparavant) rompt la superbe ordonnance du tableau d'ensemble.

Le tableau étant exhaustif, et intégrant tous les aspects de la documentation antique, on ne peut axer la discussion que sur les conclusions de l'enquête.

S. DEMOUGIN a présenté une synthèse prudente, p. 851 s., sur « la situation personnelle, la situation économique et la place dans l'organisation étatique ». Un peu abstrait sur l'*infamia* conditionnelle — ici comme ailleurs —, le bilan ne tire pas toutes les conclusions de l'enquête économique de la première partie (on objectera aux p. 117 s. que les spéculations foncières de l'ordre équestre ne sont pas prouvées par nos sources antiques, mais la chose paraît évidente). On adhérera à l'idée que l'ère julio-claudienne n'a pas créé le cursus équestre « classique », et que les nouveaux mécanismes politiques associent l'*ordo* au peuple et au sénat (p. 862). Dans la conclusion, comme dans les grands développements organiques, S. DEMOUGIN nous semble avoir un peu escamoté le problème de l'idéologie équestre, en étendant à l'époque julio-claudienne les schémas républicains (notamment sur l' « apolitisme », qui devrait être nuancé : il change de sens avec la mutation politique). Au fond, le tort — limité — de cette excellente étude serait d'avoir minoré jusqu'à l'abolir le rôle de Mécène; on aimerait savoir si Mécène, au-delà du ralliement symbolique de son ordre, a pensé le tournant politique de 28; si le grand discours de Mécène chez Dion Cassius (LII, 14 sq.), bien occulté, oriente l'ordre vers les nouvelles structures. Sur le plan culturel (p. 751 s.) le travail reste trop vague : et les chevaliers-écrivains? et la promotion équestre du poète protégé? et les goûts littéraires de l'ordre équestre? Peut-être que l'épigraphie funéraire, négligée sur ce point, apporterait des éléments probants. J'avouerai pour finir

quelque déception de ne pas trouver discutée au fond l'historicité de Trimalcion, dans le cadre des promotions accélérées (allusion, p. 656). Dans un ouvrage qui scelle l'unité renforcée de l'histoire ancienne et des études classiques, qui cite les textes latins et grecs, bien connus, bien interprétés, on ne déplorera qu'un nombre limité d'erreurs matérielles (ainsi, p. 456, *De ira*, III, 33 ... *utrius* IUSTIUS; p. 752, ... ANGUSTI CLAVI...). S. DEMOUGIN a bien apporté la synthèse promise. Elle a su dominer l'énorme matériel historiographique, tirer l'essentiel d'une riche bibliographie, et nous restituer la vie organique et le développement d'un milieu social souvent sous-estimé par les histoires du Haut-Empire.

Jean-Marie ANDRÉ.

Albert RADL, *Der Magnetstein in der Antike. Quellen und Zusammenhänge*, (BOETHIUS, Texte und Abhandlungen zur Geschichte der exakten Wissenschaften, XIX) : Stuttgart, F. Steiner, 1988, XI & 238 pages.

Ce livre a été présenté comme une dissertation inaugurale à la Faculté de Philosophie de l'Université de Munich; son auteur est un historien de la pensée scientifique, mais il se montre aussi tout à fait à l'aise dans la lecture et l'interprétation des textes antiques. Il se propose d'examiner ce que les Anciens ont dit du magnétisme naturel, c'est-à-dire de l'attraction exercée sur le fer par la pierre d'aimant ou magnétite, Fe_3O_4.

Pour cela, il commence par réunir tous les textes, tant grecs que latins, qui, d'une manière ou d'une autre, parlent de ce phénomène. On trouve dans ce corpus, à côté d'auteurs importants, des textes qui ne sont guère que des *testimonia*, recueillis par une tradition indirecte. Une cinquantaine d'auteurs sont ainsi classés par ordre chronologique approximatif, depuis Thalès et Empédocle jusqu'à Cassiodore et Achille Tatius. Les textes les plus intéressants nous ont paru être ceux de Platon, Aristote (et ses commentateurs), Théophraste, Lucrèce, Pline l'Ancien, Plutarque et Galien. Le corpus réuni par A. RADL nous montre une étonnante variété de points de vue; il permet aussi de mesurer le profond déclin de la pensée scientifique à partir du III^e^ siècle de notre ère : au Bas-Empire, seuls les commentateurs d'Aristote sont encore capables de formuler des analyses cohérentes. Le corpus est malheureusement présenté en traduction allemande (mais une sélection de textes originaux est donnée en fin de volume, p. 222, sq. : pourquoi cette dichotomie?); les textes les plus longs sont résumés ou coupés en morceaux; la distinction entre le corpus et la partie de synthèse qui suit n'est pas toujours clairement faite.

Il restait donc à exploiter toute cette moisson de documents tant bien que mal réunis. Méthodiquement l'auteur va du simple au complexe, de l'accessoire à l'essentiel. Il élimine d'abord, en quelques pages, les textes minéralogiques, médicaux, magiques; ceux aussi où la comparaison avec l'aimant sert d'argument ou d'ornement rhétorique : la nourriture attire les êtres vivants, une belle femme attire les hommes, la grâce divine appelle les âmes... comme l'aimant attire le fer! Il faut avouer que cela ne mène pas bien loin. Les choses sérieuses commencent p. 142, quand l'auteur s'attache à étudier les explications « scientifiques » que les Anciens ont essayé de donner du magnétisme. Nous n'entrerons naturellement pas dans le détail de ces théories : causes matérielles ou causes finales, contexte épicurien ou contexte stoïcien, et surtout aristotélisme sous toutes ses formes et jusqu'à ses derniers avatars, A. RADL débrouille l'écheveau avec patience, honnêteté et compétence.

Mais il s'aperçoit alors que le magnétisme n'est, pour les Anciens, qu'un cas

particulier d'un problème plus général, qui est celui de la transmission du mouvement et, donc, de la transmission de l'énergie. Quand un homme lance une pierre, pourquoi la pierre est-elle encore en mouvement quand le lanceur a déjà retrouvé l'immobilité ? Pourquoi une bille qui roule peut-elle par simple contact en déplacer une autre tout en s'arrêtant elle-même ? Comment un objet chaud peut-il en réchauffer un autre ? C'est dans cette problématique générale que se situent les meilleures réflexions antiques sur le « lieu », c'est-à-dire sur l'espace, et sur le « vide », c'est-à-dire sur la densité ou la porosité de la matière. Et c'est là-dessus que les commentateurs d'Aristote, Alexandre d'Aphrodise, Thémistios ou Jean Philoponos, apportent les réflexions les plus élaborées.

Prisonnier d'un sujet sans doute mal délimité, A. RADL reste un peu au seuil de tous ces développements. Du moins pouvons-nous saluer son livre comme une contribution riche et courageuse à l'histoire de la pensée scientifique.

Hubert ZEHNACKER.

Ursula ORTMANN, *Cicero, Brutus und Octavian — Republikaner und Caesarianer; ihr gegenseitiges Verhältnis im Krisenjahr 44/43 v. Chr.* : Bonn, Habelts Dissertationsdrucke, Reihe alte Geschichte, n° 25, 1988, 560 pages.

Ce gros travail ne se lit pas comme un roman, mais il arrive qu'on se laisse emporter, dans la partie principale de l'ouvrage, par l'événementiel en négligeant les notes et qu'on redécouvre sous un jour nouveau des épisodes maintes fois racontés; c'est que le style est assez alerte et la narration originale : tout part des lettres de Cicéron et de Brutus, mais les points de vue varient : on étudie tour à tour les rapports de Brutus et de Cicéron, puis de Cicéron et d'Octavien, puis des trois personnages et d'Antoine, ceci sur six périodes séparées par les événements marquants ou les changements de la pensée cicéronienne : mort de César, été 44, nomination des magistrats, bataille de Modène, été 43.

L'utilisation des textes permet de rectifier nombre d'assertions hâtives qu'on lit ici ou là, qu'il s'agisse des intentions d'Octave ou de l'impression qu'il fit à Cicéron au départ (« Sed in isto iuuene, quamquam animi satis, auctoritatis parum est ») et de l'évolution de celle-ci (« Est aliquid diuinum... »), ou encore des intentions de Cicéron quant à la *concordia* et au salut de l'État.

Au total, il serait abusif de prétendre que ce travail apporte beaucoup de nouveautés par rapport aux synthèses classiques sur la période et même à une bonne édition des *Lettres* de Cicéron, mais, de cette lecture à plusieurs voix, on retire l'impression d'un approfondissement et d'une lecture de détail qui redonne vie, comme l'avait fait jadis Gaston BOISSIER, aux personnages mis en scène.

Richard ADAM.

Maija VÄISANEN, *La Musa dalle molte voci. Studio sulle dimensioni storiche dell' arte di Catullo* : Helsinki, Suomen Historiallinen Seura, *Studia Historica* 30, 1988, 199 pages.

Le but explicite de cet ouvrage consiste à explorer la polysémie des textes catulliens : ce n'est pas une nouveauté, Horace, Ovide et Martial l'ayant explicitement indiquée; dans cette recherche des significations cachées, l'auteur affirme partir du principe qu'il ne faut pas établir d'autres lectures au second degré que celles qu'aurait pu décrypter l'auditoire habituel des poèmes de Catulle, un public restreint d'intellectuels; en fait, son idée fixe est de rapporter la plus grande partie du recueil catullien à un événement historique précis, la propréture de César en Espagne ultérieure, en 61-60.

Les chapitres ont été rédigés assez indépendamment les uns des autres, avec pour principal lien l'obsession susdite : d'où de nombreuses redites (les Espagnols sont désignés métaphoriquement comme des corbeaux à cause de leur habit noir, Balbus est gaditain, la corne d'abondance et les îles bienheureuses désignent Cadix, etc.). Avant cela, toutefois, le lecteur doit subir une longue litanie de ces lieux communs d'une critique barthésienne mal digérée, où l'on s'escrime à exprimer le plus confusément possible les banalités les plus éculées : oralité/auralité (p. 9), spécificité des langages scientifiques, vulgaire et poétique (p. 12), codification (p. 13), rôle politique de la poésie (p. 14, où le Kalevala fait oublier Victor Hugo), rôle respectif du récitant et des receveurs... L'intérêt s'éveille un peu avec le premier exemple concret, le poème n° 4, dont l'auteur pense avoir montré dans un précédent ouvrage qu'il constitue à la fois une allégorie de Lucullus, une parodie érotique et une métaphore de la recherche philosophique (p. 24-27).

On redescend un peu sur terre avec les conditions concrètes de l'exercice de la littérature sous César et Auguste, mais avec des idées qui auraient demandé davantage de discussion : ainsi, l'historiographie serait une ressource des opposants au régime au même titre que la poésie docte et badine (p. 28); cette assertion se fonde, une fois de plus, sur la défense de Cremutius Cordus (Tac., *Ann.*, IV, 34), et une fois de plus on prête à Tacite la responsabilité de propos qu'il attibue explicitement à Cordus (p. 29-30). Plus originaux sont les propos sur la métrique de l'invective politique, que Catulle utilise pour des poèmes en apparence amoureux (p. 31-32), sur les cryptonymes (p. 32-33) et sur l'utilisation en poésie amoureuse d'un langage politique (p. 33-34; il y aurait là maint exemple à citer, mais l'on se contente d'une dissertation superficielle).

A partir de la p. 42, l'auteur montre, et cela ne peut qu'emporter notre adhésion, que même les poèmes longs étaient destinés à la lecture publique en petit comité, avec éventuellement des chœurs, des musiciens, des danseurs. Malheureusement, suit une analyse forcée du verbe *oblitterare* de 64. 232, et nous revoici confrontés à l'oralité, l'auralité et la scripturalité; que l'auteur, p. 43, ignore que *saeculum* désigne les générations, enlève de la solidité à son discours.

Un long passage (p. 49-64) est consacré au poème 43, *Dianae sumus in fide...*; à condition de lire au v. 23 *bona* vocatif apposé à *dea*, et non ablatif épithète de *ope* (c'est techniquement plausible, mais le récitant doit être averti, car le sens est beaucoup moins immédiat), on lira le poème à un premier niveau métaphorique : à la fois pétition anti-romaine des Cisalpins et métaphore des luttes de factions à l'intérieur de la république. Mais à un autre niveau d'analyse, il désigne un événement précis : la mission de Caton à Chypre et la dénomination des esclaves qu'il en ramène; à condition d'admettre que *deposiuit* est l'équivalent de *siuit*, que l'olivier désigne Caton qui fit donner à des acteurs des couronnes d'olivier au lieu de couronnes d'or, on établit que celui-ci est désigné par l'épithète Latonia et que Magna Mater n'est autre que... César. On sait que Cicéron mit une journée à comprendre une plaisanterie d'Atticus sur Oppius; mais il s'agissait d'un jeu de mots portant sur l'actualité immédiate (*ad Att.*, VII, 13, 4); peut-on décemment soutenir qu'un événement d'ordre passablement anecdotique, datant de 58, soit resté compréhensible en langage crypté en 52, date que l'auteur attribue au poème ?

Après un nouveau passage théorique (p. 65-67) qui veut montrer que quand il y a refrain, il y a aussi automatiquement invective, l'auteur étudie les poèmes adressés à Veranius et Fabullus; que Veranius soit le cryptonyme de L. Cornelius Balbus et Fabullus celui de C. Oppius nous convainc sans réserves. L'extrême ironie qui consiste à « embrasser sur le cou, la bouche et les yeux » un pseudo-ami qu'il rêve en fait d'étriper est bien dans la manière de Catulle. Mais il faut une cer-

taine imagination pour admettre que ce cou, cette bouche et ces yeux désignent métaphoriquement la presqu'île de Carvoeiro qu'assiégea illégalement, et avec un succès tardif, César lors de sa fameuse propréture; Cicéron appelle une fois Corinthe l'œil de la Grèce, mais cette unique référence peut-elle effacer le sens érotique, si fréquent, du terme? C'est faire honneur à Catulle que de reconnaître qu'il savait sortir du marivaudage et de la galanterie de portique, et il est certain que le poème est à lire comme une antiphrase; mais la métaphore est-elle pour autant si fouillée, et, encore une fois, les auditeurs pouvaient-ils la comprendre? Il y faut une sérieuse gymnastique intellectuelle, et si l'auteur s'y prête avec complaisance, nous ne pouvons pas la suivre dans certaines figures trop irréalistes : *suauiari*, « bécoter », en vient à signifier « payer une contribution forcée », simplement parce que des maffiosi siciliens évoquent, deux millénaires après Catulle, l' « abbracio alla siciliana » pour rançonner les touristes (l'auteur parle d'expérience personnelle); on rapproche ensuite *suauiari* non de son synonyme *osculari*, mais de l'*osculare* du vocabulaire médical, qui signifie « saigner », et de *ecfutuere*, au sens de « faire cracher », rançonner une province; un rapprochement artificiel avec un *topos* du *De Off.* (un fils doit-il dénoncer son père s'il vole l'État?) permet d'impliquer César, suspect d'avoir volé de l'argent public dans les temples pour éteindre ses dettes; quel rapport? En 12.9, *disertus puer* ne peut que renvoyer au *pontifex maximus* qui était aussi *pater patriae* : cela nous laisse sceptique.

Jusqu'ici — nous avons examiné les trois premiers chapitres — l'auteur paraissait assez sûre de ses raisonnements; dans les chapitres IV à VII, les expressions « forse », « è possibile che », « a mio avviso », « propongo che », « la mia tesi è », se multiplient : on en compte trois ou quatre par page. Dans le chapitre consacré au poème 13, garder pour *uenuste noster* la traduction « vecchio mio » de RIZZO (p. 101) est déjà assez maladroit, moins toutefois que les explications qui suivent : la *uenustas* (le terme est correctement relié à son étymon, Venus) ne désignerait que la façon de se bien conduire à table. Pourquoi, alors, Catulle propose-t-il à Oppius-Fabullus de profiter de sa petite amie? Il existe une réponse au premier degré : Lesbia-Clodia était consentante au premier venu; l'*unguentum* auquel il est fait allusion désigne alors ses « sécrétions intimes », et le sens est parfaitement clair même si, avec WITKE, on doit considérer le poème comme ironique : à toi, Oppius, mon ennemi intime, j'offre un banquet et ma petite amie en prime, à condition que tu apportes le repas, car ma bourse n'est pleine que de toiles d'araignée; sous-entendu, je (l'*ego* catullien) n'ai plus rien à faire de cette fille qui me trompe effrontément, et c'est bien le genre de cadeau qu'on peut offrir à son pire ennemi. Cette lecture est trop simple, apparemment; celle de BERNSTEIN l'est aussi, bien qu'elle renverse une nouvelle fois le sens apparent en interprétant la *uenustas* à goûter comme celle des vers de Catulle. On rappelle alors un banquet offert à César par un certain Valerius Leo, de Milan, en 60 : la chère y était détestable, et Suétone cite ce repas comme *exemplum* de la frugalité de César (*unguentum* permettrait d'autres interprétations dans les domaines religieux ou funéraire, mais après les avoir mentionnées l'auteur les oublie); curieusement, dans cette anecdote, l'invité devient hôte (p. 107), et quelques jeux de mots permettent de porter l'interprétation sur un autre terrain : Oppius est désigné par un cryptonyme, Fabullus, qui évoque la fève, donc l'ensemble des légumes secs, donc les lentilles (les Romains, qui en étaient grands consommateurs, auraient-ils pu confondre?); Cicéron, à un tout autre propos, évoque les lentilles (φακαί), qui désignent en argo l'argent; donc (on appréciera la validité de la consécution), le poème évoque Oppius en tant que banquier de César; la bourse pleine de toiles d'araignées est une allusion à celle des chevaliers, dont il faisait partie; les toiles d'araignées, pour leur part, désignent les mouchoirs de soie de Cadix, non la pauvreté, mais le luxe : nous voici renvoyés

de force à la propréture de 61, et la *candida puella* que l'ego catullien offre à Oppius n'est, évidemment, autre que César!

La chapitre V tente de nous mener « de la litière aux lapins » avec les poèmes 10, 6, 32 et 25. Ici, le point de départ est un jeu de mots facile : *cuniculus* désigne à la fois le lapin et la galerie de mine, et chacun sait que l'Espagne bénéficiait d'une grande richesse minière dûment pillée par l'occupant; ceci permet un jeu de mots obscène appliqué à un autre personnage catullien. Mais cette interprétation, déjà élaborée, ne suffit pas : quand Catulle parle du grabat dont il n'a plus qu'un pied à mettre au clou, le grabat est mis en parallèle avec la litière octophore, donc au φόρος, à l'impôt, et en particulier aux impôts abusifs imposés par César à des cités lusitaniennes *deditae*; on rappelle que *grabatus* est un mot phénicien, que Cadix est de fondation phénicienne, et le rapprochement vaut preuve : cette série de poèmes aussi fait allusion à la propréture de César. Pseudo-preuve supplémentaire, c'est « sans doute » au temple de Jupiter Ammon à Cadix que César fut amené lors de sa première attaque d'épilepsie; certes, Suétone et Plutarque soutiennent que celle-ci survient en Bretagne ou pendant la guerre civile : mais il est notoire que leurs sources avaient à cacher qu'en réalité (?) elle se manifesta en Espagne (p. 129). Continuons : les lits défoncés qu'évoque Catulle à plusieurs reprises ne peuvent l'être qu'à coups de bélier (l'oreiller étant, à l'évidence, une métaphore pour le bélier); or le bélier est une invention carthaginoise, donc le poème 6 renvoie à la campagne de Cadix (p. 142). Ne mentionnons que pour mémoire l'idée que Clodius, préteur en Sicile, aurait tardé à rentrer à Rome parce qu'il était passé par Cadix : Cicéron n'indique rien de tel (p. 144).

Mânes de Descartes, veillez sur nous, car le plus irrationnel est encore à venir. Le poème 32 est sans doute le plus brutalement érotique de Catulle : il invite Ipsitilla à lui ouvrir sa porte pour une après-midi d'amour, précisant même le nombre d'actes à prévoir, neuf, c'est-à-dire probablement μυριοί, une infinité. Admettons donc que l'ego-Catulle est César; que *futuere* = *ecfutuere*, au sens entrevu plus haut; que *satur/pransus* = déjà enrichi par des pillages précédents; que *supinus... pertundo* = je (César) tiens mon bélier prêt à défoncer les portes d'autres villes, ouvertes comme celle d'Ipsitilla; à tous ces présupposés, ajoutons que *meridiari* « che sembra un gioco di parole usato da Catullo, potrebbe essere l'equivalente latino di μεριτεύομαι, « prendere parte, dividere » » (p. 146).

Examinons encore l'interprétation du poème 25, qui repose tout entière sur une lecture difficile (avec divergence entre texte et traduction, p. 148 : il faut absolument, dans un passage désespéré, lire *mulier ariete* au lieu de *mulierarios* plus satisfaisant pour le sens) : l'ego-Catulle demande à Thallus le pédéraste, « plus doux que le poil du lapin », de lui rendre son manteau et son mouchoir de soie espagnol; le supposé bélier, cette fois, sera la constellation : le poème évoque donc l'équinoxe de printemps, où les grandes marées assiègent la côte de Cadix; d'autre part Thallus est comparé à un lapin, or les lapins viennent d'Espagne en raison de leur homonymie avec les galeries de mines; or les lapins et les montagnards espagnols mangent des racines; or à Gomphoi, les soldats de César qui s'étaient rendus malades en mangeant des racines se guérirent en buvant force vin; or selon Strabon, un prisonnier cantabre se suicida, menacé par des soldats ivres (dont il n'est pas dit qu'ils étaient romains); or Catulle écrit Durrachium plutôt que Dyrrachium : donc, l'épisode rapporté à la guerre civile (comment et pourquoi, d'ailleurs, passe-t-on de Thessalie à Dyrrachium?) se passe en réalité en Espagne, sur le Douro (p. 152). D'ailleurs, si Catulle utilise tant les diminutifs en *-illus/-illa* dans ce poème, n'est-ce pas à l'évidence pour évoquer l'accent espagnol de Thallus, c'est-à-dire L. Cornelius Balbus le jeune, « rameau » (θᾶλλος) de Balbus-Veranius?

Un peu plus loin, selon des raisonnements de même type, ce sont les poèmes 5 et 7 (*Viuamus, mea Lesbia, atque amemus...* et *Quaeris quot mihi basiationes...*) qui subissent les derniers outrages de la critique très particulière de notre auteur; on y sous-entend notamment que les auditeurs de Catulle connaissaient les écrits de Pline l'Ancien (p. 165) et l'on y affirme que César, cette fois, est désigné métaphoriquement par... Lesbia (p. 172). Sans doute vaut-il mieux maintenant économiser le papier et l'encre que de suivre dans tous leurs contours les raisonnements qui mènent à pareilles conclusions.

Paralogismes ou sophismes? Autrement dit, l'auteur se laisse-t-elle emporter par son imagination débordante ou veut-elle briller à tout prix d'une érudition aussi immense que minutieuse? Si l'on doutait de sa bonne foi, la note 90, p. 170, donne un bon exemple de la manière dont elle rapproche des matériaux bruts — des citations de Catulle, Cicéron et Tite-Live — uniquement selon des rapports verbaux superficiels. Il est regrettable d'arriver dans les derniers chapitres à ces excès qui nuisent à la fois à la critique actuelle et à la réputation de Catulle, car la perspective de départ est indubitablement la bonne : Catulle, comme Mallarmé, doit se lire à plusieurs niveaux. Nous avons vu récemment assez d'hommes politiques importants exhiber complaisamment au public une activité d'accordéoniste ou de marathonien pour ne pas être étonnés que des actes aussi mineurs qu'un dîner de César aient été commentés, faute de presse, dans les *circuli*. Mais si fervents qu'aient été ces mondains de jeux de mots et de cryptogrammes, il ne faut pas croire qu'ils aient pu comprendre une gongorisme aussi subtil que celui qu'imagine l'auteur, ni sur le moment, ni à plus forte raison à plusieurs années de distance, et encore moins bien sûr quand l'événement n'était pas encore arrivé!

Il ne sera pas inutile, enfin, de corriger quelques coquilles, du moins celles qui gênent le plus la lecture; il faut lire : p. 20, l. 14 its; l. 32 memorizzazione; p. 23, l. 19 focuses; l. 21 obiezioni; l. 26 diventa; p. 24, l. 5 theory; p. 25, l. 23 *non liquet*; n. 105 mit Catulls...; p. 28, l. 24 cammina; p. 29, n. 125 *appareat*; p. 30, l. 22 *praecipitem*; l. 26 *iterum*; p. 32, n. 153 *cenae*; n. 154 distinction; p. 33, l. 18 *lituram*; p. 34, n. 165 debt; p. 36, l. 17 objective; p. 40, l. 24 *negare* e *ait*; p. 42, l. 33 con; l. 37 che; p. 45, l. 4 *praecipitem*; l. 7 *exspecta*; l. 9 *reflagitemus*; p. 48, l. 24 iniziazione; p. 54, l. 2 guerrieri; p. 57, l. 22 portarci; l. 26 nelle vicinande del foro con il bottino; p. 58, l. 5 πρὸς τὸν ποταμόν; n. 104 *gloriam adueniens* et *cognitum*; p. 59, l. 10 Tricipitino; p. 61, l. 18 *publico*; p. 64, l. 16 dei Megalesia; p. 65, l. 4 und onomatopoetischen; p. 67, l. 29 *Hymenaee*; p. 68, l. 22 le parole; p. 69, l. 3 *penates*; l. 5 *venisti*; l. 8 *est*; l. 9 *suaviabor*; l. 20 sono infatti; p. 72, l. 9 primarily; l. 12 *ego*; p. 73, l. 19 *in ioco*; l. 30 *mnemosynum*; p. 74, l. 28 più o meno; p. 75, l. 9 ciononostante; p. 81, l. 11 Cesare; p. 82, l. 7 *quantas*; p. 85, l. 1 Atlantico; l. 10 Cap; p. 87, l. 13 *consule*; p. 88, l. 6 esempio; l. 24 comandante; p. 90, l. 10 *expilavit et*; p. 94, l. 12 dell'accusa; l. 17 *provinciis*; p. 96, l. 23 *Ecquidnam*; p. 99, l. 1 nota; p. 102, l. 2 *unguentum*; p. 104, l. 25 *unguentatos*; p. 111, l. 9 di Cesare; p. 112, l. 6 sordi; n. 66 *dignitatis aspersa*; p. 116, n. 93 identificato; p. 117, l. 9 *Factorum et dictorum*; p. 118, l. 25 marcie; n. 8 *foedam*; n. 9 κατατιθέμενος, πρᾶξις e κατατίθημι; p. 119, l. 11 condottiere; p. 125, l. 25 infermità; p. 127, l. 4 *visus*; l. 5 *amplissimam*; l. 13 avvenimenti; l. 17 ambiguous; p. 128, n. 69 sotto p. 166-167; p. 130, n. 9 accennato; p. 131, l. 12 complimentario (?); p. 132, l. 26 et 140, l. 17 trionfo; p. 139, l. 2 et 18 *in ista*; p. 143, l. 6 *lectum*; p. 144, l. 6 *in contionem*; l. 8 *obviam*; p. 154, l. 24 : *locus desperatus*; p. 157, l. 15 *dederimus*; p. 158, l. 7 lingue; l. 17 *as*; p. 159, l. 10 aptitudes; p. 162, l. 12 *basium*; p. 164, l. 2 allo stesso; p. 165, n. 51 *tortuosum ut* et *angues*; p. 166, l. 19-20 e documentato; p. 172, n. 15 *et mulier*; p. 176, l. 27 letterario; p. 181, l. 8, augmentée; l. 13

1969-1980; l. 18 Debt; p. 182, l. 9 categorie; l. 24 Thoughts; p. 183, l. 22 résistances; l. 25 1907-1909.

Richard ADAM.

Henri LAVAGNE, *Operosa antra. Recherches sur la grotte à Rome, de Sylla à Hadrien* (École française de Rome) : Rome, 1988, un vol. in-8° de 752 pages, 30 fig. hors texte.

Que sont les *operosa antra*? D'abord une citation de Properce, III, 2, 11-14, dans un passage où le poète « énumère les raffinements à la mode » : grottes artificielles, ou à demi naturelles, élevées dans les jardins des villas, parfois dans des demeures urbaines, comme le prouve le vers même de Properce, puisque, dans ces *antra operosa* coule l'eau de l'*aqua Marcia*, l'eau la plus pure, la plus fraîche de Rome, et dont on devine qu'elle conservait jusqu'à un certain point son caractère sacré. Le titre indique donc à lui seul la complexité du sujet. Il s'agit à la fois d'objets et de notions. Les objets ce sont les grottes des jardins et des villas de Rome, avec leur décor matériel; les notions ce sont celles qui restent inséparables des « cavernes », comme en présente si souvent le paysage méditerranéen et autour desquelles se sont formées des légendes qui, elles-mêmes, gardent le souvenir de croyances très anciennes. On voit comment cette étude intéresse à la fois l'archéologie la plus matérielle et la poésie et les arts plastiques ainsi que la science du sacré. Personne ne s'étonnera que l'auteur se réfère, de loin en loin, aux travaux de G. Bachelard, et on le louera de ne pas avoir cédé aux tentations de la psycho-histoire et à ses facilités. La grotte peut être un refuge, certes, elle est aussi un lieu de terreur; elle est surtout un donné proposé à l'imagination humaine, et qui peut prendre toutes sortes de valeurs, mais après que celle-ci a accumulé tout un trésor, enrichi de génération en génération des harmoniques que l'esprit humain s'est accoutumé à entendre dans la Nature.

L'un des objets, sans doute premier dans la recherche de M. Henri LAVAGNE, concernait la mosaïque. Il est traité seulement dans la quatrième partie, sous le titre de *Naissance d'un décor, de Sylla à Tibère*. On y voit comment l'*opus musivum* fut imaginé pour revêtir les parois des grottes consacrées aux Muses (entre autres) dans les jardins dont la mode se répand alors. Il y a là une monographie précise, convaincante, sur un sujet que l'auteur connaît bien. Tout commence, à Rome, dit-il, avec le théâtre de M. Aemilius Scaurus, en 58 av. J.-C., dont le décor était formé par une « mosaïque de verre ». Scaurus reprenait un thème décoratif hellénistique, et plus particulièrement alexandrin : des panneaux incrustés de pierres précieuses ou semi-précieuses, ou simplement de verre (p. 379). Ce qui revient à établir une distinction très nette entre les mosaïques de pavement (bien connues à Rome au moins depuis le temps de Sylla — M. LAVAGNE accepte cette datation pour celles de Palestrina) et les mosaïques plaquées sur la voûte d'une grotte. Le vocabulaire confirme cette différence. Les premières sont l'ouvrage d'un *tessellarius*, les secondes, d'un *museiarius* (terme attesté sur une inscription de date tibérienne). Ce qui autorise M. LAVAGNE à écrire que « le terme d'*opus musivum* désignera toujours la mosaïque de voûte, plus spécialement même que celle destinée aux parois » (p. 407).

On conçoit aisément que la mosaïque de verre ait été employée de préférence dans les grottes; recueillant la lumière, elle brillait d'une manière quasi spontanée, ce qui donnait l'impression au visiteur qu'il pénétrait dans un monde différent de celui qu'il avait quitté sur la terre, un monde de gemmes, qui avait son éclairage propre comme il avait ses dieux.

La terminologie des archéologues concernant les grottes, n'est pas exempte de confusion et tend à masquer des différences importantes. Une analyse très précise des termes antiques permet à M. LAVAGNE de débrouiller l'écheveau. Il y a, d'une part, les *musaea*, qui sont des édifices indépendants, dans lesquels était utilisée la pierre ponce pour donner l'illusion d'une grotte ; ils n'ont guère en commun que le nom avec les *mouseia* grecs, qui ne comportaient pas de grotte. Le *musaeum*, nous dit-on, est bien l'héritier du *mouséion* grec, mais « plus dans son esprit que dans sa forme et plus dans sa fonction que dans son décor » (p. 273). Il est le sanctuaire des Muses que chantaient les poètes archaïques, divinités de la nature, et en particulier des eaux jaillissantes. Une fois de plus nous mesurons la part de la création dans l'esthétique qui naît à Rome au Ier siècle av. J.-C. Que les Romains aient toujours ressenti la création poétique comme un retour vers la Nature dans sa pureté, c'est ce qu'il est facile de montrer aussi bien chez Horace, chez Ovide, que dans le discours de Maternus dans le *Dialogue des Orateurs* (IX ; XI). Et l'on sait la pensée de Pline le Jeune sur ce point.

Les Romains ont, dans leurs *musaea*, substitué à l'édifice élaboré la caverne « primordiale » dont l'image s'était peu à peu estompée dans la poésie hellénistique. Une fois de plus l'esthétique romaine ne continue pas directement, sans solution de continuité, celle des Alexandrins, mais reprend l'hellénisme de plus haut. L'*Amalthaeum* d'Atticus matérialise une très ancienne légende, et, pour cela, s'inspire de poèmes et de récits en prose relatifs à l'enfance de Zeus. L'*Amalthaeum*, on nous le rappelle ici, était un thème de jardin royal, et convenait bien dans une villa comme celle d'Atticus, l'un des « rois » de son temps. Il convenait mieux encore à un Romain qui se souvenait du Lupercal, de sa grotte et des Jumeaux qui y avaient été nourris. Parallélisme fascinant entre le mythe préhellénique et la « réalité » des origines romaines, autour de l'image d'une Mère.

Les *nymphaea*, terme dont les archéologues ont beaucoup usé, sont d'abord des sanctuaires consacrés aux Nymphes, en général, donc, si l'on veut, une « généralisation » des *Mouseia* primitifs : sanctuaire à la nymphe d'une source ou, plus généralement, aux nymphes, compagnes d'Artémis. Une source est un lieu dangereux, bien des légendes le prouvent ; élever un sanctuaire, ou plutôt consacrer, de quelque manière, la « bouche », c'est-à-dire la grotte d'où vient l'eau est une sage précaution. Tels sont les premiers nymphées. Plus tard, on appellera de ce nom des fontaines monumentales, mais cela ne se produira pas avant le IIe siècle de notre ère (p. 300).

Nous ne pouvons ici que mentionner les chapitres consacrés à établir un véritable *corpus* des grottes « travaillées » que nous connaissons en Italie, à la grotte de Tibère, par exemple, à Sperlonga, à celles de la *Domus Aurea*, de Domitien à Castelgandolfo et de la *Villa Adriana*. Érudition, sens philologique de la langue, aussi bien grecque que latine, information exhaustive, sens très fin des réalités spirituelles, tout fait de cet ouvrage un très grand livre.

Pierre GRIMAL.

Attilio MASTROCINQUE, *Lucio Giunio Bruto. Ricerche di storia, religione e diritto sulle origini della repubblica romana* (Università di Trento, Dipartimento di Storia della Civiltà Europea, Pubblicazioni di Storia Antica) : Trento, 1988, 293 pages.

Par une sorte d'accord tacite entre historiens des *primordia*, la figure de Brutus est considérée de manière quasi unanime comme un produit de l'historiographie pontificale des années postérieures à la *lex Ogulnia* et artificiellement insérée

dans la chronique de l'an 1 du régime républicain. Mais il est évident que ce postulat ne règle rien, s'il est vrai qu'à la même époque, d'autres familles plébéiennes étaient en position de magnifier rétrospectivement leurs ancêtres et que néanmoins le gentilice d'aucune n'apparaît dans les *Fastes* de cette première année. Et ceux-là même qui chez les modernes admettent l'existence de consuls plébéiens antérieurement à la « serrata » du patriciat se montrent tout aussi réservés en ce qui concerne le cas de Brutus. Conçu en réaction contre cette tendance, le livre d'A. MASTROCINQUE procède de la croyance selon laquelle L. Junius Brutus appartient à l'histoire des années 510 et joua un rôle décisif dans l'avènement du régime républicain dont il fut bel et bien le fondateur et l'organisateur.

Mais si elle est au cœur de l'ouvrage, la figure de Brutus n'en épuise pas la substance, puisque l'auteur a conçu son travail comme une somme sur les débuts de la République. Le présenter en quelques lignes n'est donc pas chose facile, et ce d'autant plus qu'il est loin de s'ordonner selon une progression linéaire. On peut, semble-t-il, en résumer les idées maîtresses comme suit. A. MASTROCINQUE tient pour acquis que la tradition relative à la fin du *regnum* et aux débuts de la *res publica libera* a subi une double déformation qui en a altéré la matière. En effet, elle a été mise en forme, voire manipulée par des générations d'annalistes acquis à une vision des événements d'inspiration « patricienne » ou, lorsque leurs sympathies allaient à la plèbe de leur temps, incapables d'éviter le travers de l'anachronisme. A quoi il faut ajouter l'influence des modèles littéraires grecs dont, après d'autres, l'auteur montre qu'ils pesèrent d'un poids déterminant sur le cours de l'historiographie romaine. Le cas de Brutus pourrait avoir valeur de test sur ce point, puisqu'il n'est pas exclu que la prétexte qu'Accius lui avait consacrée et dont, par l'intermédiaire de Pison (?), l'influence semble s'être exercée sur Tite-Live doive beaucoup à l'Électre d'*Euripide*.

Reste que le *lapis Satricanus* condamne à jamais toute approche hypercritique des *Fastes* de l'an 1. En d'autres termes, l'historien n'a, selon MASTROCINQUE, aucune raison de douter que Brutus ait été l'homme-clef des événements de 509. Dans la mesure où la vulgate de l'annalistique nous a gardé une vision singulièrement réductrice de son œuvre, c'est dans les traditions relatives aux cultes ou autres solennités (au sens large de ce mot) associées à sa figure qu'il faut chercher le secret de son action. Tout se passe en fait comme si, selon l'état le plus ancien, donc le plus vraisemblable (p. 56), de la tradition, le règne de Tarquin le Superbe avait, dans l'ordre religieux, marqué une rupture avec celui de son prédécesseur centré, entre autres cérémonies, autour du culte unificateur des *Lares Compitales*. D'où une crise qui aurait conduit Tarquin à consulter l'oracle d'Apollon (à Cumes?). S'étant mépris sur la réponse du dieu, il aurait dû quitter le pouvoir. Mieux inspiré, Brutus en aurait saisi la teneur et, par des mesures appropriées dans l'ordre religieux (réforme des *Compitalia* et du culte de Mania dans le sens voulu par l'oracle, consécration d'un temple à Carna, institution du *Regifugium*, etc.), restauré l'unité et la concorde. Sa tâche fut facilitée par le fait que le dualisme patricio-plébéien n'était encore que virtuel.

C'est dire que la République ne naquit pas de la réaction d'un patriciat hostile à un tyran favorable à l'élément populaire. A preuve l'existence de la tradition qui reconnaît dans Brutus le premier tribun et le premier édile de la plèbe, nous invitant du même coup à définir son statut comme celui d'un « non-patricien » qui exerça le plus régulièrement du monde le pouvoir suprême dans une Rome où la « serrata » du patriciat ne faisait pas encore sentir ses effets. Et de fait le régime qui naquit en 509 entra dans l'histoire sous le signe d'un idéal d'isonomie et de « planification de la chose publique » dont l'esprit perpétuait celui de l'époque servienne. Même si la plèbe militante devait leur imprimer sa marque, certaines

magistratures, institutions ou cultes étroitement associés à son histoire n'en gardèrent pas moins des traits qui invitent à y reconnaître des magistratures, des institutions ou des cultes de la collectivité. Le cas le plus probant est sans doute celui de l'édilité, indissociable dans le principe du processus d'urbanisation dont le souvenir restait lié au sixième règne : le caractère par certains aspects royal de ses fonctions devait survivre dans plusieurs attributions de l'édilité plébéienne. Dans le même ordre d'idées, MASTROCINQUE ne doute pas, après A. PIGANIOL, que, jusqu'en 366, la célébration des *ludi Romani*, solennité « nationale » s'il en fut, ait été du ressort de la seule plèbe. Et, de même que dans un premier temps, le consulat ne fut pas le monopole d'un patriciat encore en voie de gestation, de même la République naissante se donna assez vite des comices tributes dont les décisions dans l'ordre législatif engageaient en fait le *populus* tout entier. La substitution de cette assemblée à celle des curies (l'auteur élimine l'existence de comices centuriates pour des temps aussi reculés) tient à ce que celles-ci étaient autant d'organismes clos sur eux-mêmes qui, sur le plan de la capacité assimilatrice, ne pouvaient rivaliser avec les tribus. Et surtout, elles constituaient un cadre favorable à l'affirmation et à la volonté de puissance des *gentes* « patriciennes ». On comprend donc que, née curiate, la *respublica libera* se soit dans les quinze années qui suivirent donné un cadre tribute. En matière de culte enfin, il est clair que Cérès, Liber et Libéra, divinités de la triade « plébéienne » n'en étaient pas moins « divinità dello stato » (p. 243).

Comme toute recherche sur les *primordia*, cette reconstitution des événements se fonde sur plusieurs postulats. L'usage qui en est fait appelle à tout le moins les remarques suivantes. Il nous paraît en soi douteux qu'en la personne de ses représentants dont le souvenir est venu jusqu'à nous, l'annalistique n'ait eu de cesse d'éliminer toute trace d'une situation « originelle » (celle des années 509-490) d'unité et de « convivialité ». On voit mal pour quelles raisons, même si, d'un certain point de vue, la *nobilitas* reprit en les consacrant certaines valeurs de l'antique patriciat, les annalistes plébéiens auraient œuvré avec la volonté d'effacer tout ce qui pouvait garder le souvenir de la capacité de la plèbe « à agir au nom de l'État avant 367 » (p. 10). Le combat de celle-ci gagnait-il rétrospectivement en grandeur à être interprété dans le sens d'une histoire qui, du « non-être », devait conduire à la conquête de l'égalité, si, en réalité, il avait tendu soit au retour à un état de choses primitif, soit à son maintien? A supposer d'autre part que l'édilité ait eu dans la Rome des années 500 l'importance qu'après d'autres, l'auteur est enclin à lui reconnaître, on est en droit de s'étonner que les *Fastes* de cette magistrature brillent pratiquement par leur absence avant l'époque classique.

L'utilisation faite par l'auteur des données « religieuses » soulève elle aussi des problèmes dans la mesure où, par exemple, le dossier relatif à Carna (cf. *R. E. L.*, 38, 1960) et surtout celui des *ludi Romani* sont parmi les plus controversés qui soient et, comme tels, multiplient les risques inhérents à toute approche historicisante du domaine des *primordia*. D'autre part, il n'est pas certain que la confrontation de Denys d'Halicarnasse *A. R.*, 4, 43, 2 et 5, 2, 2, essentielle dans la perspective de l'auteur, légitime la construction à laquelle elle sert de pierre d'angle : les similitudes entre ces deux textes ne doivent pas faire oublier que le cadre dont il est fait état dans le premier est un cadre prioritairement curiate, alors que l'autre est un cadre tribute.

Reste qu'en faisant la part belle à l'élément religieux, l'auteur a touché juste sur un point important. Le cas de Servius Tullius est ici exemplaire. La tendance, on le sait, a été et est encore à situer l'essentiel de son œuvre dans une réforme simultanément militaire, politique et administrative, éclipsant en tout état de cause le culte que ce roi promut en l'honneur de Diane. Mais on entrevoit désormais que les témoignages qui associent d'autres cultes et certains rituels à son règne aident à

mieux comprendre la nature de son pouvoir. Il nous étonnerait toutefois qu'A. MASTROCINQUE fasse école lorsqu'il suggère de mettre en rapport l'appellation de *Macstrna* avec la qualité de *magister uici* ou *uicorum* qu'il est tenté de reconnaître à Servius Tullius, remarque qui vaut aussi pour son exégèse du *cognomen Publicola*.

Dans le cas de Brutus, le dossier des témoignages proprement religieux s'appuie sur une tradition moins unitaire. Il n'en donne pas moins à réfléchir. Mais l'argumentation de l'auteur eût sans doute gagné en netteté s'il avait délimité avec précision les rôles respectifs de Brutus et de Porsenna dans l'expulsion de Tarquin le Superbe. A plusieurs reprises il affirme en effet que son interprétation de la part prise par Brutus dans les événements de 509 n'est pas contradictoire avec la doctrine selon laquelle Tarquin aurait été chassé de son trône par Porsenna. A son grand regret, le lecteur doit ici rester sur sa faim.

Conçu en réaction contre la tendance qui prédomine depuis un demi-siècle dans l'étude du passage de la monarchie à la République, ce livre renoue avec un état d'esprit et une approche des problèmes qui réapparaissent à intervalles réguliers dans l'étude du dualisme patricio-plébéien, sinon, dans le domaine, plus vaste encore, de l'histoire globale des *initia* et du Moyen Âge romains (cf. certaines remarques d'E. PAIS). L'information de l'auteur est sûre et la force de persuasion ne lui fait pas défaut. Mais elle tourne parfois à l'esprit de système : si les *Douze Tables* s'inspirent encore d'un idéal d'isonomie (?), il n'est pas facile d'expliquer la *lex inhumanissima*, même si elle n'appartient pas à l'état premier de ce code. Plus généralement parlant, le risque est grand, en l'état de notre documentation, que l'histoire de l'édilité primitive, celle des plus anciens *ludi Romani* et la figure de Brutus fassent problème jusqu'à la fin des temps.

Jean-Claude RICHARD.

Claude NICOLET, *Rendre à César. Économie et société dans la Rome antique* : Paris, N. R. F., Gallimard (Bibliothèque des Histoires), 1988, 317 pages.

« Peut-on écrire une histoire économique de l'Antiquité romaine ? » : telle est l'interrogation liminaire de Cl. NICOLET. La question indique par elle-même qu'une telle histoire n'existe pas. Aussi, après une rapide revue des ouvrages qui, jusqu'à nos jours, ont plus ou moins abordé ces problèmes, il s'efforce à son tour d'apporter des éléments de réflexion au moyen de quatre contributions parues, ou à paraître pour deux d'entre elles, dans des ouvrages collectifs, deux anglais et deux italiens. Si elles sont ainsi rassemblées dans un même volume, c'est qu'évidemment l'auteur y voit une communauté de thème et de pensée dont la confrontation lui paraît susceptible d'apporter un début de réponse à sa question initiale.

Le titre de la première *Économie et société (133-43 av. J.-C.)* en suggère l'idée essentielle : on ne peut étudier l'économie antique indépendamment du type de société qu'elle représente. L'auteur s'efforce donc de définir et de décrire cette dernière en apportant tout d'abord des précisions d'ordre démographique, puis en en indiquant les principales caractéristiques : importance de la terre dans une société de type censitaire où la valorisation sociale est fondée sur le patrimoine foncier, et donc place primordiale de l'agriculture, dont il expose les techniques et analyse les structures et l'évolution, rôle de l'artisanat et de l'industrie, accroissement des échanges, notamment sous la forme du monnayage dont l'importance quantitative ne cesse de s'élever; cela résulte de l'extension des activités financières, si bien que « la manipulation des espèces monétaires devient un phénomène économique et social considérable » (p. 89) à la fin de la République. Vient ensuite un aperçu sur le développement des sociétés financières, lié à celui de

l'*imperium* : les marchands suivent ou précèdent les légions. La conclusion est que la nature et les causes mêmes de ces phénomènes ne permettent pas d'y distinguer une politique économique de l'État romain.

La deuxième étude, intitulée *La pensée économique des Romains. République et Haut-Empire*, est la plus étendue et celle qui traite le plus en profondeur le problème posé. Cl. NICOLET tente de déterminer si, à défaut d'avoir eu une politique économique, les Romains se sont livrés à une réflexion sur les problèmes de cet ordre. Il constate à nouveau l'absence de toute littérature générale sur la question, mais, en revanche, décèle l'existence de quatre types d'ouvrages qui s'y rapportent indirectement. Sur l'agriculture tout d'abord : il y a eu à toutes les époques de la latinité, un grand nombre de traités dont se dégage l'idée commune qu'elle est l'activité humaine par excellence. Divers aspects de ces activités sont examinés en détail, notamment les moins connus comme les techniques comptables. Il y a en deuxième lieu les ouvrages où sont abordés des problèmes d'ordre philosophique et moral, relatifs à l'intérêt, à la justice, mais où l'économique trouve aussi sa place. Puis ce sont des textes politiques, touchant notamment à des questions budgétaires ou fiscales, enfin des textes juridiques — et l'on sait combien les Romains en étaient friands — qui, inévitablement, traitent d'actes économiques : achat, vente, formes diverses d'exploitation. Un très intéressant développement est consacré à l'économie monétaire, à la conception juridique de la monnaie, à celle, empirique, des prix (action de la loi de l'offre et de la demande), aux différentes formes d'action de la richesse dans la vie sociale et politique. Ce qui résulte de tout cela, c'est que les Romains n'ont pas traité d'économie au sens conceptuel et abstrait, mais à partir des données de la vie pratique et quotidienne; c'est aussi, remarque Cl. NICOLET, que le débat sur les lois agraires était essentiellement de type social et politique, les considérations économiques n'intervenant que de manière indirecte et secondaire.

Les deux dernières études, qui se rattachent au thème général des rapports entre richesse et pouvoir sous l'Empire, ont un caractère plus ponctuel, mais non moins intéressant. Dans *Auguste, le gouvernement et les « classes » possédantes*, l'historien de l'ordre équestre montre comment l'empereur s'est attaché à conforter une hiérarchie s'appuyant sur le *census*, donc fondée sur la fortune; toutefois, il a voulu que les « distinctions », *dignitates* et *honores*, n'en soient pas la conséquence et la récompense, mais qu'au contraire la fortune soit le signe de ces distinctions. Marquant nettement entre l'*ordo senatorius* et l'*ordo equester* une différence fondée sur celle du cens, il a fait en sorte que le second soit le *seminarium* du premier, la réserve où il puisse recruter des candidats à certaines fonctions capitales. Ainsi s'est progressivement constituée une organisation dont Cl. NICOLET souligne la « performance » dans sa dernière étude, *Le modèle impérial (Haut-Empire)*. Rome est en effet l'exemple dans l'Antiquité d'une *cité* ayant acquis un *empire*, grâce à la cohésion et à la rigueur de cette organisation qui lui a permis d'étendre cet empire jusqu'aux confins extrêmes du monde connu d'alors : la liste et la chronologie de ces conquêtes sont données p. 281-284. Mais à cette extension n'est associé aucun désir d'accroître ou d'accumuler des richesses; les Romains n'avaient aucune idée sur la valeur et le fondement de ces dernières; ils étaient uniquement tournés vers la guerre et la rapine, et leur organisation n'avait d'autre but. Cl. NICOLET pose, pour terminer, à la suite de Th. MOMMSEN, une question qui fait indirectement pendant à celle du début : « L'Empire romain, matrice des États modernes? » (p. 313). La réponse pourrait être positive, mais avec une très grave réserve : il a manqué à cet État ce qui fonde la légitimité de ces derniers : la souveraineté et la liberté du peuple; car c'est la combinaison de la

liberté publique [1] et de l'esprit d'entreprise qui fait les civilisations. Or, Rome a pratiqué l'esclavage, bridé et méprisé le commerce, développé une bureaucratie presque monstrueuse; reste à savoir dans quelle mesure cette idée de Rome correspond pleinement à la réalité : c'est tout l'objet de cette recherche.

Il est impossible, on le comprend, d'exprimer dans cette analyse tout la richesse de cet ouvrage, en raison de la multiplicité des problèmes abordés et de la manière prudente et nuancée dont ils sont étudiés. Le texte est éclairé par de nombreuses et copieuses notes infra-paginales, et complété, pour les deux premières d'entre elles, par une abondante bibliographie. Certes, cette juxtaposition de développements divers à partir d'un thème partiellement commun aboutit inévitablement à des redites, et l'on se surprend parfois à regretter un exposé suivi et construit sur le sujet énoncé dans le titre. Mais la présentation correspond à l'état des questions abordées; la recherche est en cours et se heurte à bien des incertitudes; c'est un fait que l'auteur ne cesse de souligner au cours de ses exposés. Il fait le point, indique ce qui paraît en voie de solution, ce qui ouvre d'intéressantes perspectives de recherche. A ce titre, il faut chaudement le féliciter pour un ouvrage qui sera incontestablement de la plus grande utilité et qui pourrait s'intituler *Naissance d'un empire*, puisqu'il détaille justement les différents éléments qui ont conduit à cette évolution de l'État romain [2]. Cela dit, je poserai à mon tour, pour finir, une question : Pourquoi ce titre « Rendre à César » ? On connaît cette formule, issue de l'Évangile de saint Matthieu, qui exprime la légitimité de la séparation du spirituel et du temporel. Rien de tel dans le cours du livre où il n'est d'ailleurs pas un seul instant fait allusion à la formule. Ma perplexité reste entière.

J. HELLEGOUARC'H.

F. KOLB, *Untersuchungen zur Historia Augusta*, Antiquitas, 4, 20 : Bonn, 1987, 165 pages.

Deux périodes du III[e] siècle ont retenu l'attention : d'abord la Tétrarchie, ensuite le règne de Gordien III. L'*Histoire Auguste* s'arrête en 284, mais par les dédicaces, les inclusions, les anticipations, les membres du « quadrige » impérial sont présents et plus que les autres, Dioclétien. A priori, cette précellence étonne dans une œuvre d'inspiration occidentale, mais l'aristocratie romaine s'était reconnue dans ce défenseur énergique et avisé de la tradition. Non que tout le message tétrarchique ait été retenu : il n'est fait aucune mention du binôme *Iouius/Herculius*. En revanche, le principe de l'adoption, la vicennalité héritée des Antonins, une simplicité de *priuatus*, la prospérité d'un « âge d'or », opposée à l'immédiate dégradation qui suivit, privilégient ce parèdre de Saturne dont la psychologie suscite — ce qui est plutôt rare dans ces biographies surtout moralisantes — une analyse contrastée qui rappelle le portrait de Septime Sévère.

A cette même phase et posant comme le premier chapitre de délicats problèmes textuels, appartient la matière de la seconde étude élaborée autour de la soi-disant humiliation de Galère. L'auteur montre la déformation selon laquelle le César, vaincu par les Perses, aurait dû courir devant ou près du char de Dioclétien irrité. En réalité, le cérémonial voulait — et les parallèles de Julien sont clairs là-

1. Mais qu'est-ce que la liberté ? Indirectement lui fait écho le très récent et remarquable essai de P. GRIMAL, *Les erreurs de la liberté*, Paris, Les Belles Lettres, 1989.

2. La présentation est impeccable; je n'ai relevé que de très rares fautes d'impression, tout à fait mineures. Mais je ferai quelques réserves sur certains cas d'insertion de mots latins dans le texte français : p. 99, n. 123 : Fragments des *Historiarum*; p. 147 : le *reditum* est toujours...; p. 298 : *fines*... organisées (même si le féminin de *finis* est quelque peu attesté); enfin, p. 271, il faut ou rectifier ou supprimer « en moins de temps » (à moins qu'il ne faille lire, ligne 7, 450-242).

dessus — qu'on marquât son hommage en accompagnant à pied le bénéficiaire d'un triomphe, d'un *aduentus* ou d'un consulat. C'est probablement ce qui s'est passé pour la *pompa circensis* en janvier 177, quand Marc Aurèle, en simple toge, *filio... pedes cucurrit* (*M. A.*, 16, 2).

Le personnage de Timésithée domine la *Vita Gordiani*. F. KOLB s'arrête, en 27, 10, sur l'étrange appellation de *parens principum* que celui-ci se voit décerner. Pourquoi un tel pluriel ? Si l'on admet qu'il y a là un clin d'œil au lecteur et que, dans la totalité de ses composantes, la thématique du *princeps clausus* doit être prise en compte, un *terminus post* 395 s'impose. A ce moment, règnent des jeunes gens enfermés dans leur palais et qui, faute d'un père ou d'un aîné, s'abritent sous l'écran protecteur d'un Stilicon ou d'un Eutrope. Timésithée dont la puissance fut, comme pour Ulpien, limitée dans le temps, serait, par une majoration indue, l'image annonciatrice des régences patriciennes. A l'appui de cette argumentation j'ajouterais la scholie à Juvénal, X, 92 : *tutor haberi : patricius fieri*, ce qui convient à la chronologie maintenant proposée pour l'*H. A.*. J. STRAUB continue cependant à soutenir une datation plus basse dans le V^e^ siècle. F. KOLB partagerait volontiers cette opinion, avec la pensée que toute idéologie exige, avant d'imprégner les esprits, quelque recul par rapport aux faits. Cette marge reste difficile à calculer.

Au chapitre IV est examiné le testament de Timésithée. Au lieu de léguer sa fortune à sa fille ou à son gendre, l'empereur, ce préfet du prétoire choisit la *Romana Respublica, ut quicquid eius fuerat, uectigalibus urbis accederet* (*Gd.*, 28, 1). L'interprétation de KOLB est particulièrement ingénieuse, car, pour lui, le geste de Timésithée serait une réplique imaginaire à la dispersion par Mélanie, avec l'aide de Séréna, des immenses biens des Valerii. En 408 — et donc le terminus est abaissé — le Sénat et, par conséquent Rome, avait été déshérité par de pieuses charités. Cette atteinte aux usages privés lésait une Ville qui, par ailleurs, n'avait aucun droit au produit des confiscations politiques (A noter, dans l'*Ep.*, 6, 14, l'intérêt porté par Symmaque et sa famille à la *publicatio* consécutive à la mort de Rufin). Par le biais d'une fiction orientée, réparation était reçue.

Deux appendices s'attachent, l'un à la transformation accidentelle et non significative de *Timesitheus* en *Misitheus*, l'autre, à la résurgence quasi républicaine des *supplicationes*. Mais auparavant, la fin du volume est occupée par la discussion minutieuse du dossier de Priscus, le frère de Philippe l'Arabe. Selon cette reconstitution, très raisonnable, Timésithée serait décédé à la fin de 242 (une date mieux assurée que celle de son arrivée au pouvoir *de facto*). Dès le début de 243, il est remplacé à la préfecture par Philippe qui, avant l'automne, s'adjoint Priscus, antérieurement préfet de Mésopotamie. Le clan de Philoppopolis aurait eu, dans ces conditions, à la fin du règne de Gordien une influence largement aussi grande que celle attribuée à Timésithée.

Par sa clarté, sa bonne foi et l'exhaustivité de sa documentation, cette contribution fait honneur à la série qui l'a accueillie.

J.-P. CALLU.

Timothy J. MOORE, *Artistry und ideology : Livy's vocabulary of virtue* (Athenäum) Monografien : Altertumwissenschaft, Bd. 192) : Frankfurt am Main, Athenäum, 1989, XI-233 pages.

Rappelant que Tite-Live a voulu faire de son œuvre une illustration des vertus romaines traditionnelles destinées à servir de leçon et de modèle aux générations à venir, l'auteur s'est proposé de préciser le sens des mots exprimant ces vertus, de déterminer à partir de cela l'idéologie et l'esthétique de l'historien et d'apporter aussi quelque lumière sur l'évolution de ce vocabulaire lors du passage de la Répu-

blique à l'Empire. L'étude porte sur une sélection de cinquante mots répartis en six chapitres intitulés : Bravoure et Activité, Justice et Loyauté, Maîtrise de soi, Humanité et Bonté, Sagesse et Savoir, Innocence et Sérieux. Chacun des termes rangés sous ces rubriques est l'objet, selon une méthode rigoureusement constante exposée dans l'Introduction, d'une analyse examinant successivement : le ou les sens du mot chez Tite-Live, les variations et nuances de ces sens, les activités auxquelles le mot est le plus approprié, les rapports et différences de sens avec des mots similaires, les expressions et formules dans lesquelles il peut se trouver utilisé, la fréquence et la distribution des occurrences, les emplois en chaîne (« clusters »), c'est-à-dire ceux où le mot est présent au moins trois fois dans un même épisode, les personnages à qui sont attribuées ces vertus : Romains ou non-Romains, patriciens ou plébéiens, afin de déterminer s'il y a un vocabulaire de l'éloge spécifique de certaines catégories. Dans sa conclusion, T. J. MOORE insiste sur le fait que cette étude du vocabulaire des vertus chez Tite-Live confirme les positions proromaines et républicaines de l'historien. L'étude est complétée par six copieux appendices, en fait des index, occupant à eux seuls le quart de l'ouvrage : 1. Liste récapitulative alphabétique des vertus, avec indication de ceux à qui elles sont attribuées; 2. Nombre des occurrences et distribution par décades; 3. Références des emplois en chaîne (« clusters »); 4. Attribution des vertus à des Romains ou à des non-Romains; 5. À des patriciens ou à des plébéiens; 6. Indication des mots utilisés dans les discours rapportés au style direct.

L'étude est menée avec une régularité et une rigueur qui ne vont pas sans une monotonie un peu lassante. L'auteur a voulu, dit-il, la limiter à des termes qui correspondent à une vertu spécifique. Toutefois, malgré les justifications données, les raisons qui guident cette sélection et la manière dont les mots sont répartis n'apparaissent pas bien clairement; le fait même qu'il s'agisse très exactement de cinquante mots éveille un doute. Par exemple, pourquoi *pudor* n'apparaît-il pas à côté de *pudicitia* (les raisons données p. 2, n. 2 ne sont pas convaincantes), alors qu'ils forment un couple assez analogue à *moderatio/modestia* qui sont tous les deux examinés l'un à côté de l'autre? Pourquoi l'analyse de *prouidentia* est-elle disjointe de celle de *prudentia*? On peut regretter que, centrée trop exclusivement sur Tite-Live, l'étude souffre d'une certaine étroitesse de perspective. Il est bien difficile de considérer un tel vocabulaire sans prendre en compte l'environnement culturel, historique et même politique. Peut-on traiter d'un mot comme *grauitas* en ne se préoccupant que du point de vue moral? Où est la frontière précise entre morale et politique? La différence que T. J. MOORE essaie d'établir entre *moderatio* et *modestia* s'éclairerait immédiatement s'il songeait à la valeur originelle et concrète de *moderor* « diriger un cheval avec le mors » et aux emplois politiques de *moderator* (Cic., *Rep.*, V, 8).

Travail solide, méthodique, donc, mais dont la portée est limitée par le parti pris de l'auteur. Il ne saurait en aucune façon nous apporter beaucoup de connaissances nouvelles sur l'interprétation des mots inventoriés, mais il aide incontestablement à cerner la personnalité de Tite-Live et le soin, la rigueur qui ont présidé à sa réalisation en font pour l'étude de maints passages de l'historien un utile ouvrage de référence.

J. HELLEGOUARC'H.

Karl STROBEL, *Die Donaukriege Domitians*, 1989 (Bonn; édit. Habelt), *Antiquitas*, 1re série, vol. 38, 151 pages.

Que la tradition sénatoriale ait fait effort pour noircir Domitien afin de mieux faire ressortir les qualités de Trajan, c'est ce que personne n'a encore songé à

contester. De même, tout le monde s'est accordé sur un point : le dernier des Flaviens n'a pas fait bonne figure face aux Daces. K. STROBEL a voulu procéder à un nouvel examen de ce dernier élément du dossier. Son ouvrage s'ouvre sur deux chapitres consacrés à l'examen des sources. En premier lieu, se fondant surtout sur les Congrès du « *limes* » de 1983 et 1986, l'auteur utilise l'archéologie pour établir que la fin du I^er^ siècle de notre ère a vu construire ou reconstruire beaucoup de monuments militaires (*Nouae*, Djerdap, *Taliata*, etc.) ; de plus, l'épigraphie permet de mieux étudier les mouvements des troupes, par exemple de la *cohors II Italica ciuium Romanorum* ou de l'*ala I Tungrorum Frontoniana*. Les sources littéraires, en second lieu, donnent des récits différents les uns des autres, mais pas nécessairement contradictoires ; les descriptions les plus utiles se trouvent dans Tacite, Orose, Xiphilin, l'abréviateur de Dion Cassius, et Suétone. Cette documentation montre que les régions danubiennes ont connu plusieurs épisodes guerriers à la fin du I^er^ siècle de notre ère.

En 85, le roi Diurpaneus se jette sur la Mésie. Le légat Oppius Sabinus, qui essaie de le repousser, est vaincu et meurt. Le préfet du prétoire Cornelius Fuscus est alors envoyé pour rétablir la situation, avec quinze mille hommes, prétoriens, légionnaires et auxiliaires. Mais lui aussi connaît la défaite et la mort. C'est alors que Décébale entre en guerre contre Rome. Il faut attendre 88 pour que Tettius Julianus rétablisse la situation dans ce secteur. Mais en 89, alors que Domitien se rend en personne sur le front, et réussit à conclure la paix avec Décébale, c'est ailleurs que tout se gâte : la Pannonie est assaillie par les Quades et les Marcomans, puis par les Sarmates lazyges. La même province est à nouveau attaquée en 92 par les mêmes ennemis, que viennent renforcer les Suèves. Domitien avait décidé une grande expédition contre ces peuples, mais il n'eut pas le temps de la réaliser parce qu'il fut assassiné. Une troisième guerre eut donc lieu en 97, notamment contre les Suèves, sous le commandement de Pompeius Longinus : attribuée par la tradition à Nerva, elle avait pourtant été conçue par le dernier des Flaviens.

Domitien a eu une politique germanique qui s'inspirait d'Auguste ; son action contre les Daces a permis les succès de Trajan ; et il est venu en personne sur le Danube. Il vaut donc mieux que ce qu'ont dit ses adversaires politiques. Cette thèse, patronnée par G. ALFÖLDY, retiendra certainement l'attention des chercheurs. Elle sera très utilisée par les épigraphistes, car elle reprend l'étude de plusieurs sites, de diverses unités et de beaucoup de personnages. L'histoire militaire, régionale, sociale, et la prosopographie en sortent considérablement enrichies. A la bibliographie, il faudra ajouter un travail qui vient d'être publié : F. BÉRARD, *Le rôle militaire des cohortes urbaines*, dans les *Mélanges de l'École française de Rome*, C, 1, 1988, p. 159-182. On n'exprimera qu'un regret : l'ouvrage n'est accompagné d'aucune illustration ; or il paraît difficile de décrire des campagnes sans cartes et de faire de l'archéologie sans iconographie ; mais sans doute est-ce l'éditeur qui est responsable de cette situation. Cette toute petite restriction ne doit pas cacher l'essentiel : K. STROBEL a écrit un petit ouvrage mais il nous a donné un grand livre.

Yann LE BOHEC.

Joël LE GALL-Marcel LE GLAY, *L'Empire romain. Le Haut-Empire de la bataille d'Actium à la mort de Sévère Alexandre (31 av.-235 ap. J.-C.)* : Paris, P. U. F., 1987, 673 pages.

Malgré les mérites de ce livre, l'heure était venue de remplacer dans la collection « Peuples et Civilisations » *L'Empire romain* d'E. ALBERTINI paru en 1929 et augmenté en 1938 et 1970 de deux suppléments bibliographiques respectivement dus à l'auteur et à A. CHASTAGNOL. J. LE GALL et M. LE GLAY qui se sont vu

confier cette tâche nous donnent aujourd'hui le premier des deux tomes prévus à cet effet.

Il va de soi qu'en soixante ans, nos connaissances se sont accrues grâce à la multiplication des découvertes archéologiques et épigraphiques. On comprend de ce fait que ses successeurs aient jugé bon de dédoubler le volume unique d'E. ALBERTINI et que l'espace consacré à la période du Haut-Empire soit passé de 265 pages chez l'un à 673 chez les autres.

Outre l'enrichissement de notre documentation, cet état de choses tient à l'élargissement de la perspective. Tout en respectant les lois du récit événementiel, ce tome 1 prend en compte autant que faire se peut en matière d' « Altertumswissenschaft » les exigences d'une histoire dite totale. D'où la part qui s'y trouve faite à l'état des provinces, tout particulièrement dans le substantiel tableau de la troisième partie (*A travers l'Empire*) où les auteurs perdent à dessein de vue l'ordre des règnes pour celui de la géographie et des matières, allant jusqu'à risquer un œil investigateur au-delà des provinces de l'empire (p. 337-344). Dans un ordre d'idées différent mais qui procède des mêmes exigences, on soulignera l'importance qu'ils accordent au problème de la valeur des sources littéraires. De ce point de vue le chapitre III de la première partie dans lequel ils font le point sur les divers témoignages relatifs au règne d'Auguste qui sont venus jusqu'à nous a valeur de preuve si on le compare aux vingt lignes qu'au détour d'une note, E. ALBERTINI avait consacrées à cette question. *Mutatis mutandis* la même remarque peut être formulée à propos de la cinquième partie (*Les Antonins*) : le développement de la page 408 y remplace avantageusement les maigres notices çà et là éparses dans le précédent ouvrage.

Essentiellement conçu à l'usage d'étudiants (cf. p. 8), le livre de J. LE GALL et M. LE GLAY entre dans la catégorie des manuels dignes de ce nom. A commencer par la clarté et la sûreté de l'exposé, il présente en effet toutes les qualités requises à cet effet : juste perception des droits respectifs de la science déjà faite (et de ses acquis, avec ce que leur rappel peut avoir de nécessairement répétitif) et de la science en devenir, mais aussi de l'analyse et de la synthèse.

Le lecteur n'aura que l'embarras du choix entre les développements qui retiendront son attention. Qu'il nous soit permis de mentionner, au fil des pages et dans des genres différents, la chronique des opérations menées par Octave en Égypte en 30 av. J.-C., le chapitre intitulé *L'œuvre d'Auguste*, le tableau nuancé et juste d'inspiration des causes de l'incompréhension réciproque qui greva les rapports de Tibère et du Sénat, toute la troisième partie du livre qui n'est pas près d'être remplacée, les réflexions consacrées à la lente ascension, pendant les vingt-sept années de la dynastie flavienne, d'un Orient romanisé qui sera bientôt à même d'exercer sur l'empire une hégémonie durable, l'analyse des crises économique et démographique sous le règne de Trajan, la discussion de la *constitutio Antoniniana* de 212, etc.

D'un point de vue plus général, J. LE GALL et M. LE GLAY auront su mettre en lumière ce fait que, si, géographiquement, l'empire de Rome resta pendant les deux cent vingt années qui suivirent le règne d'Auguste identique pour l'essentiel à ce qu'il était du vivant de celui-ci, des modifications profondes sont perceptibles derrière la stabilité des apparences. Dès le début du III^e^ siècle, l'*Vrbs* est en passe de ne plus être la capitale de cet empire et les armées constituent désormais un danger plus que virtuel pour les empereurs. Plus importante encore est l'évolution qui tend à déposséder l'Italie de sa primauté aux dépens de l'Orient. La question qui se pose dès lors est de savoir quelle partie, de l'Orient ou de l'Occident, dominera l'autre.

Mentionnons pour finir quelques coquilles (p. 25 par exemple, *Petitus* pour *Potitus* et p. 192, Gallien pour Gallion) ou bavures (p. 73, lignes 17-18; p. 89,

deux lignes avant la fin ; p. 173, ligne 13) qu'une réédition de l'ouvrage donnera l'occasion de faire disparaître. Signalons également que l'affirmation de la p. 175 selon laquelle il n'y aurait pas eu d'extension du *pomerium* entre l'époque de la monarchie étrusque et le règne de Claude est infirmée par plusieurs témoignages. Mais ces quelques vétilles ne sauraient diminuer les mérites d'un livre de qualité.

Jean-Claude RICHARD.

Angela PABST, *Diuisio regni. Der Zerfall des Imperium Romanum in der Sicht der Zeitgenossen*, Habeltsdissertationsdrucke, Heft 43, R. Habelt : Bonn, 1986, XI-491 pages.

Si l'on mentionne fréquemment le partage de l'Empire en deux parties au IV^e^ ou au V^e^ siècle de notre ère, il est beaucoup plus délicat d'analyser l'origine et les formes de cette division et surtout d'apprécier l'influence de cette division sur les contemporains. Telle est l'étude qu'A. PABST se propose de mener à bien. Elle commence par envisager rapidement le cadre historique de Dioclétien à Arcadius et Honorius dans une première partie. Une seconde partie examine tout aussi rapidement les problèmes de l'Empire et les éventuels précédents qui pourraient annoncer cette division avant la tétrarchie de Dioclétien : Octave et Marc-Antoine, Marc-Aurèle et Lucius Verus, Caracalla et Géta. De là est abordée la question du pouvoir et de son organisation à partir de Dioclétien : l'auteur s'attache à la hiérarchie des empereurs, aux fonctions d'Auguste et surtout de César pour lesquelles sont analysées les nécessités auxquelles elles répondent, puis les raisons de leur disparition. A. PABST se tourne alors dans une dernière partie vers la *diuisio regni* et ses échos dans la mentalité des contemporains : elle s'intéresse à ses manifestations dans l'administration, à la législation et aussi à l'apparition de concepts politiques comme celui de *concordia*. Les problèmes posés sont complexes ; le partage ne va sans doute pas aussi loin qu'on ne l'a dit et pour l'auteur, malgré les divisions et les usurpations, l'unité politique et administrative reste forte : même en 475-480, Rome n'avait pas disparu (p. 217). L'étude s'appuie sur une documentation très abondante comme le montre la masse des notes aussi importante que le texte lui-même ; les très nombreuses références auraient pu être mieux exploitées et permettre une analyse mieux structurée et mieux conduite ; mais elle attire après tout l'attention sur un moment important de l'histoire romaine et sur la permanence des concepts politiques les plus classiques : *imperium, respublica*...

Michèle DUCOS.

Géza ALFÖDY, *Römisches Städtewesen auf der neukastilischen Hochebene, Ein Testfall für die Romanisierung* (Ahbandlungen der Heidelberger Akademie der Wissenschaften, Philosophisch-historische Klasse, 1987, 3 Abh.) : Heidelberg, 1987, 142 pages.

Cette brillante synthèse historique, fondée sur des données épigraphiques en grande partie nouvelles, et une géographie historique également appuyée sur l'exploration archéologique des données du terrain, fait surgir un aspect jusqu'ici bien méconnu de la présence romaine en Espagne : la romanisation poussée de la Nouvelle Castille, sur le territoire des actuelles provinces d'Albacete, Ciudad Real, Cuenca, Guadalajara, Madrid et Tolède. Ce cœur continental de la péninsule apparaît ainsi non moins profondément romanisé que la Bétique ou, en Tarraconaise, les régions côtières et le bassin de l'Èbre.

L'étude est née des nouvelles enquêtes réalisées dans ces provinces entre

1979 et 1986, en vue de la seconde édition révisée du tome II du *C. I. L.*, avec la collaboration active des autorités archéologiques espagnoles, nationales et provinciales. Elle fait justice du « vide béant » dont on avait eu tort de faire état, à propos de la pénétration de la civilisation romaine sur la *meseta* Sud. Elle a restitué dans ces régions, prétendues déshéritées, un réseau de cités qui ont été les relais et les instruments d'une romanisation profonde de l'économie et des sociétés indigènes, de leur organisation politique et administrative. On appréciera comme il se doit la riche réflexion préalable, qui met à nouveau en lumière le lien fondamental entre romanisation et urbanisation. « Centre d'une infrastructure de domination militaire et politique », la ville tient évidemment dans un tel processus une place cardinale. C'est par elle que passent colonisation, extension du droit de cité romaine, diffusion des « règles de vie et formes de conduite » romaines, des cultes et des formes artistiques, propres à la civilisation urbaine de Rome.

La quasi totalité des villes ainsi revenues à notre connaissance se révèlent être des *municipia*, même si elles sont désignées volontiers par le nom de *res publicae*. Elles ont leurs institutions politiques et religieuses, intégrées à celles de la province ; et les détenteurs des charges de chaque municipe deviennent des citoyens romains inscrits dans une tribu de la Ville. Ce que montrent en détail, avec des variations très instructives, les dix-sept monographies qui précisent la situation, le statut, l'histoire de chacune de ces cités. Cette reconstruction historique, minutieusement fondée sur l'exploitation des données de la cartographie, du terrain, des inscriptions, des textes, est aussi notable par sa méthode que par ses résultats. Elle montre comment l'épigraphie fonde une histoire aussi totale que possible. Au cours de ce voyage passionnant dans le temps et l'espace de l'Espagne romaine profonde, on comprend mieux comment et pourquoi le latin a pu se substituer, sur ces territoires, à toutes les langues préromaines. Car l'assimilation linguistique n'est que la manifestation la plus éclatante et vivace de cette empreinte romaine qui a longuement marqué toute la péninsule. Les inscriptions nous présentent ces notables qui ont été les artisans de la romanisation. L'histoire économique y gagne, elle aussi. En cette nouvelle histoire de dix-sept villes, une érudition minutieuse et exacte met en œuvre non seulement des documents inédits, mais aussi tout l'acquis des antiquaires de jadis.

Ces monographies urbaines sont aussi de stimulants états des études ; des travaux à venir y sont souvent programmés clairement, par des constats d'absence. Ainsi, les trois pages sur Tolède rappellent qu' « en dehors des cirques au nord du centre de la ville, la Tolède antique est jusqu'ici à peu près ignorée du point de vue archéologique ». Les épigraphistes trouveront ici bien des textes nouveaux, ou des lectures reprises sur la pierre même, et comme une sorte de commentaire perpétuel — et magistral — de ce matériel épigraphique. L'entreprise illustre, pour cette zone pseudo-déserte, le mot de Tertullien que cite justement l'auteur : *ubique res publica*. La genèse des villes romaines s'en trouve éclairée ; une nouvelle preuve est donnée, de ce que l'urbanisation des régions indigènes a été le facteur décisif de la réussite romaine en Espagne, avec ses deux grandes vagues d'une « municipalisation » qui s'est longuement étendue d'est en ouest.

Ce dernier chapitre, sur « villes et romanité », conclut sur ce qu'annonçait le sous-titre. Car il montre comment cette redécouverte de cités romaines hispaniques constitue un test exemplaire de la romanisation : de ce qu'a été, pourrait-on dire, l'aménagement romain du territoire, considéré dans l'ordre politique, au sens large qui est celui de la *ciuitas*. Le réseau urbain de la péninsule en est resté définitivement marqué, comme en témoigne une « continuité qui, normalement, atteint jusqu'à la période arabe ». Certaines de ces cités, et non les moins prospères, n'ont

été abandonnées que lors de la Reconquête. La ville civilise : on redécouvre ici cette vérité fondamentale dans toute son ampleur, en voyant comment se sont constitués des terroirs autour de leur ville capitale. Pour comprendre la romanité de l'Espagne et de sa civilisation, ce petit livre en vaut à lui seul bien des plus gros.

Jacques FONTAINE.

Géza ALFÖLDY, *Die Krise des römischen Reiches. Geschichte, Geschichtsschreibung und Geschichtsbetrachtung. Ausgewählte Beiträge* (Heidelberger Althistorische Beiträge und Epigraphische Studien, 5) : Wiesbaden-Stuttgart, Franz Steiner, 1989, 541 pages.

Trois ans après son recueil d'articles portant sur l'histoire sociale de Rome, Géza ALFÖLDY en publie maintenant, dans la même collection, un nouveau — dédié à sir Ronald SYME pour son quatre-vingt-cinquième anniversaire — cette fois sur le thème de la crise du monde romain. Sont reproduits ici vingt articles, dont deux seulement sont des inédits. Comme pour le volume précédent, le texte de ceux déjà connus est reproduit dans sa forme originale, puis complété par un addendum faisant le point de la question depuis la date de la première parution. Le recueil s'organise en quatre parties. La première regroupe des études consacrées à l'époque de Marc Aurèle et de Commode (La mort de l'empereur philosophe d'après Hérodien, La paix de Commode avec les Germains, Le problème du *Bellum desertorum* dans la *Vita Commodi*, 16, 2, La chute de Cleander dans la tradition antique, cette dernière inédite). La seconde partie tourne autour des Sévères, principalement l'interprétation de divers passages de l'*Histoire Auguste*, puis la chute de Géta et le passage des Arsacides aux Sassanides en Perse d'après Dion Cassius et Hérodien. La troisième a pour objet les années 235-284 et est intitulée : historiographie et histoire de la crise de l'Empire; elle insiste sur le témoignage d'Hérodien et celui de saint Cyprien, puis sur l'aspect religieux de la « crise ». La quatrième partie est entièrement consacrée à l'interprétation de passages de l'*Histoire Auguste* (Le *Bellum Sarmaticum* de la *Vita Cari*, 19, 3, Les Alamans dans l'*H. A.*, Les toponymes dans l'*H. A.*). La dernière partie, inédite, se résout dans une réflexion sur le problème du déclin et de la chute de Rome, en relation avec l'ouvrage qu'A. DEMANDT a publié sur ce sujet en 1984. On le voit déjà par cette trop brève énumération des titres des articles, l'attention de l'auteur s'est reportée pour l'essentiel au témoignage des sources littéraires et à leur interprétation, démarche obligatoire dans l'analyse de la période envisagée et qui n'est pas sans poser de multiples et délicats problèmes à tout chercheur. De la lecture ou relecture de ces articles auparavant dispersés on retirera toujours un profit évident et une leçon de méthode.

André CHASTAGNOL.

Barry W. CUNLIFFE, *Greeks, Romans and Barbarians : Spheres of Interaction* : Londres, Batsford, 1988, 244 pages, 76 ill. dans le texte.

Bien qu'il ne soit paru que depuis un an, le traité de celui que la 4 de couverture qualifie (sans trop d'exagération) de « meilleur archéologue anglais » figure déjà parmi les références obligatoires de quiconque parle des relations entre Méditerranée et monde celtique, au même titre que le fameux et monumental article de W. KIMMIG, *Die griechische Kolonisation im westlichen Mittelmeergebiet und ihre Wirkung auf die Landschaften des westlichen Mitteleuropa*, paru dans le *Jahrbuch* du Römisch-Germanisches Museum de 1983. La démarche est certes très diffé-

rente : tandis que les cartes de répartition de KIMMIG tirent des conclusions (parfois forcées) à partir de séries d'objets fortement délimitées, CUNLIFFE tente plutôt de donner une perspective socio-économique globale des phénomènes dits de colonisation et d'acculturation, toujours avec beaucoup de nuances et sans oublier de considérer les deux partenaires; il évite également les discussions byzantines sur les provenances plus ou moins assurées — de ce point de vue, le *Répertoire* actuellement en cours de réalisation sous la responsabilité de l'UA 1132 du C. N. R. S., fournira la contrepartie analytique au travail de synthèse de CUNLIFFE. Les limites chronologiques enfin se distinguent tant du travail de KIMMIG que du nôtre, puisque la romanisation est ici considérée, à juste titre (mais avec une masse documentaire qu'un projet comme le *Répertoire* ne pouvait affronter), comme la très stricte continuation des relations mises en œuvre pendant la Protohistoire.

Le schéma interprétatif adopté est celui de POLANYI, publié à partir de 1957 : pour le résumer très brièvement, il s'agit d'une structure rayonnante dont le noyau est constitué par une entité géographique dite développée (Grèce, Étrurie, Rome, puis l'Europe occidentale avec prépondérance de Gênes, de Naples, d'Amsterdam ou de Londres suivant les époques, États-Unis, etc.) et la périphérie par une hiérarchie de zones concentriques où se définissent un cercle d'exportateurs de main-d'œuvre et de matières premières, importateurs de biens de prestige, un cercle plus lointain de producteurs qui ne bénéficient que de la portion congrue des biens de prestige, etc., les cercles étant considérés par la littérature classique comme d'autant plus barbares qu'ils sont plus excentriques. La même conception avait été appliquée à la Protohistoire un an plus tôt par Patrice BRUN dans *Princes et Princesses de la Celtique*, avec deux différences importantes : BRUN fait remonter le modèle à Fernand BRAUDEL, qui semble l'avoir formulé le premier, et arrête son enquête avant la romanisation, tandis que CUNLIFFE montre bien que le phénomène est continu et que la conquête romaine constitue un changement d'échelle, non de nature.

L'espace chronologique embrassé par CUNLIFFE est donc plus ample que celui de BRUN et KIMMIG, ce qui permet d'aborder la romanisation des Iles britanniques comme un phénomène qui ne présente aucune discontinuité réelle avec la Protohistoire. Les chapitres 6 à 9 (conquête césarienne de la Gaule, romanisation de celle-ci, pénétration économique de l'Italie en Grande-Bretagne et Germanie) suivent excellemment cette expansion naturelle (selon le modèle BRAUDEL-POLANYI) dans son développement centrifuge, mais aussi, et surtout, développent sans heurt notable une Protohistoire au cours de laquelle, nous est-il expliqué précédemment, les phases de prédominance rhodienne, corinthienne, attique, étrusque, sicilienne, etc., n'avaient été guère plus que des épiphénomènes. Force nous est de reconnaître (malgré de rares désaccords de détail) que toute cette synthèse de douze bons siècles d'histoire économique est, pour l'exprimer dans la langue de l'auteur, « very sensible and up-to-date ».

Cependant, que l'on ne croie pas avoir affaire à un ouvrage théorique et abstrait : si les limites qu'impose l'analyse individuelle des témoins matériels sont franchies, nous trouvons néanmoins de très concrètes études sur des groupements de fossiles (amphores, céramique gallo-belge... ; les bronzes italiques sont, en raison des problèmes d'authentification qu'ils posent sur les fouilles continentales, un peu délaissés) et des rapports précis à l'événementiel sous la forme d'études de sites comme Marseille, Entremont, Bourges, Quimper, Saint-Servan-Alet, Hengistbury, etc. On rencontre d'ailleurs çà et là des documents de fouilles récentes quasi-inédits.

Pour les lecteurs anglophones, c'est donc un privilège considérable de disposer à petit prix de cette synthèse claire, complète, et pour tout dire passionnante.

Une petite restriction toutefois : était-il nécessaire de massacrer orthographiquement l'essentiel de la bibliographie française? Et, accessoirement, d'en ignorer une partie? Ne mettons pas ce défaut sur le compte d'un quelconque chauvinisme, mais plutôt de problèmes typographiques; il n'empêche que *Soc. de stastique* ou *l'implantation romains (sic)*, même si l'on ne tient pas à venger Jeanne d'Arc et Napoléon, sont un peu indigestes, comme certains prétendent que l'est la cuisine anglaise.

Richard ADAM.

A. S. ESMONDE CLEARY, *The Ending of Roman Britain* : London, Batsfort, s. d. (1989), 242 pages, 1 index, 48 figures et cartes.

Autant qu'une vision neuve du passage de la Bretagne romaine à l'Angleterre saxonne, cette synthèse historique écrite par un archéologue est un nouvel exemple de l'accession de l'archéologie à la plénitude d'une science propre à renouveler l'histoire; cela est particulièrement frappant en des périodes aussi pauvres en sources textuelles. Les données de la culture matérielle sont ici exploitées en profondeur, grâce à l'archéométrie, et à une recherche comparative dont les exigences s'accroissent avec l'importance et la diversité du matériel mis au jour.

The ending, non pas *the end*. La vision d'un processus lent, complexe, diversifié selon les régions, différent dans les villes et les campagnes, périme la notion simplificatrice d'une Bretagne remplacée par une Angleterre : comme si les Saxons avaient occupé aussitôt l'espace libéré par le repli de Rome. L'archéologue attentif aux lentes évolutions des sites, des façons culturales et des structures agraires, des ateliers céramiques, des échanges commerciaux et de leurs signes monétaires, est seul à même de saisir sur le terrain la lente déchéance qui précède l'effacement de Rome, et la tardive et timide progression de la civilisation saxonne. La nouveauté d'une grande partie de la documentation et la prudence des petits pas assurés rendent ces analyses attachantes par leur méthode même.

La Bretagne romaine n'a pas été assassinée, elle est morte de sa belle mort, quand vers 411 les dernières troupes romaines quittèrent l'île. Celle-ci perdit alors avec eux moins ses défenseurs que ceux qui stimulaient encore la vie économique, et bientôt les fonctionnaires du fisc qui permettait de payer les soldats. Ce fut, sans bruit, l'arrêt d'une économie déjà ralentie. Nous voilà loin d'une explication « catastrophique »; loin surtout des vicissitudes de la Gaule, avec laquelle le livre ne cesse de poursuivre un dialogue méthodique et très instructif. D'où « un interlude postromain, mais non saxon, sur la plus grande partie de la Bretagne durant encore un demi-siècle, et bien davantage dans l'Ouest ».

Un bref prologue met en place les structures de l'État au Bas-Empire, en insistant sur le système fiscal et financier, dont le démantèlement allait jouer, dans l'île, un rôle si décisif. « La Bretagne au IV^e^ siècle » occupe près de la moitié du livre. L'organisation du « mur », mais aussi des défenses échelonnées du *litus Saxonicum*, est décrite à partir de la documentation archéologique la plus récente. Les données du sol sont interrogées très prudemment, avec le souci de retrouver une chronologie qui vaille au moins pour un site donné. Les villes sont désormais loin d'avoir le standing élevé des villas rurales — Londres en partie mise à part, en raison d'un secteur tertiaire développé par la lourde machine administrative du Bas-Empire. Les campagnes sont l'objet d'études très neuves, grâce aux nouvelles techniques archéologiques. Les sanctuaires romanoceltiques, malgré la diminution de leur nombre, demeurent actifs. Le christianisme s'inscrit déjà dans les fondations de quelques églises, les nécropoles, de rares objets portant des signes chrétiens.

C'est entre 360 et 430 que cette civilisation, déjà terne, va s'éteindre. Avec l'économie romaine s'effondre toute une société. On entre dans une sorte de *no man's land* historique ; les textes en disent peu, seul le terrain commence à parler. La ruine d'une architecture à colombages pourrait être à l'origine de ces couches de « terre sombre » (*dark earth*) qui intriguent depuis longtemps les archéologues anglais ; — elle deviendrait alors le symbole de l'idée directrice de ce livre : le lent *ending* n'est pas le résultat d'une crise, mais d'une sorte d' « effritement » de toute la civilisation brito-romaine. La crise des villas et des villes atteste alors un dépérissement qui peut être la cause et/ou la conséquence d'un tel déclin. Tout — y compris la céramique et l'exploitation du sol — plaide pour une discontinuité entre Bretagne et Angleterre.

Le *postscriptum*, intitulé « continuité et changement », propose donc une solution nuancée à la reprise en compte, par les Anglo-saxons, d'un certain héritage « romano-briton ». Dans la céramique comme dans les objets en métal, cette prise en compte paraît avoir été timide et peu consciente. Les relations directes entre les deux cultures sont d'abord minces, et dans toutes les villes importantes, il y a eu rupture dans l'occupation, avant le début de « la régénération urbaine à l'époque saxonne moyenne ou tardive ». Il en fut sans doute de même dans l'ordre des institutions civiles et ecclésiastiques. La civilisation de la « Bretagne postromaine » n'a pas été « regardée par les Anglo-saxons comme un modèle à suivre ». Quelle différence avec l'osmose gallo-romaine et franque sur le continent des V^e^ et VI^e^ siècles : l'insularité britannique a de bien lointaines racines ! Le passage de l'Antiquité au Moyen Âge y fut plus tranché, par le fait de ce demi-siècle d'interlude, durant lequel les Britons romanisés désapprirent aussi le latin.

Mais la sous-jacence de celui-ci au lexique de l'anglais — en dépit de vagues complexes et successives de « latinisation » à travers les siècles ultérieurs — contribue à montrer qu'en dépit de ce hiatus, la continuité chrétienne devait y maintenir vivant un héritage culturel. Cet ouvrage d'un archéologue est un peu trop défiant à l'égard du témoignage des textes brito-romains tardifs — quoi qu'il en soit, écrits en latin. C'est peut-être en ce sens qu'il faudrait en nuancer les conclusions, sur tant de points si suggestives.

Jacques FONTAINE.

Émilienne DEMOUGEOT, *L'Empire romain et les Barbares d'Occident (IV^e^-VII^e^ siècles). Scripta varia* : Paris, Publications de la Sorbonne, 1988, 420 pages.

Quinze articles d'Émilienne DEMOUGEOT sont réunis dans un volume de présentation élégante. Ils portent tous sur la période qui va du IV^e^ au VII^e^ siècle, époque charnière entre l'Antiquité tardive et le haut Moyen Âge à laquelle notre collègue émérite de l'Université de Montpellier a consacré l'essentiel de ses recherches, cela dit sans préjuger des travaux qu'elle a menés hors de ce domaine sur le chameau en Afrique du Nord, la persécution de Néron et surtout la province de Gaule Narbonnaise depuis ses origines. Ces quinze études ne constituent assurément qu'une partie de son œuvre et complètent au mieux ses deux grands livres qu'ont été, d'une part, sa thèse sur l'époque de Stilicon et le sac de Rome de 410 (parue en 1951), d'autre part sa fresque imposante des invasions barbares des origines germaniques au début du VI^e^ siècle (en 1969-1979). Les maîtres d'œuvre de l'entreprise, Michel CHRISTOL et Michel GAYRAUD, deux de ses anciens élèves, ont réparti la matière en quatre parties : invasions barbares et réactions romaines en Occident, invasions barbares en Gaule romaine, le rôle du christianisme orthodoxe

comme religion d'État depuis 392, enfin la Narbonnaise du Ve au VIIe siècle. Les articles sont reproduits dans l'état même où ils ont paru, à des dates échelonnées de 1956 à 1988. Il serait certes fastidieux de rappeler les titres de ces contributions publiées en des revues variées de façon dispersée. On sera attentif à ce que l'auteur nous a appris, par exemple, sur les partages de l'Illyricum, sur les lètes gaulois et les fédérés barbares, sur le problème monétaire des *solidi gallici* du Ve siècle, sur des personnalités comme Honorius, Constantin III, Galla Placidia, Attila, Boèce ou Grégoire le Grand ; on n'oubliera pas ses réflexions savantes sur la date de la *Notitia Dignitatum*. On trouvera donc là, réunie de façon très pratique, une somme de connaissances variées portant sur une époque dans l'ensemble mal connue.

André CHASTAGNOL.

Guy DE LA BEDOYERE, *The Finds of Roman Britain* : Londres, Batsford, 1989, 242 pages, 124 illustrations dans le texte, 16 planches couleur.

L'auteur, avec une feinte naïveté, s'étonne dans l'introduction qu'il n'existe pas de degré intermédiaire entre les plaquettes grand public que diffusent les nombreuses associations locales britanniques, et les ouvrages scientifiques ; il ressent comme un scandale que des objets trouvés en fouille n'échappent à deux mille ans d'oubli que pour être aussitôt réenterrés dans des dépôts ou des réserves de musées ; il n'apprécie pas non plus que des objets d'usage analogue, comme les épingles en bronze et les épingles en os, soient séparés dans les publications. Son programme découle de cette triple insuffisance : il va présenter conjointement, selon leurs cadres communs, un certain nombre d'objets archéologiques de la *Britannia* romaine.

Ce projet est déjà réalisé, excellemment, dans un musée qui fait figure de pionnier en Europe — bien que la même conception ait déjà été mise en œuvre voici trente ans à Châtillon-sur-Seine, dans la salle de Vertault, et soit de plus en plus courante en France — : le Museum of London. En revanche, il est vrai que même dans la bibliographie récente à l'usage du grand public, pareille conception n'est pas souvent appliquée ; mais on nous permettra de rappeler, sans chauvinisme, que Joseph DECHELETTE, avant 1914, puis Albert GRENIER, avaient ainsi conçu leurs manuels.

L'ouvrage est donc divisé en chapitres thématiques : l'armée, l'industrie, la vie quotidienne, la vie publique, la religion, la mort, le christianisme, la monnaie. Entre ces subdivisions un peu arbitraires, le lien se fait grâce à la sélection d'objets le plus souvent dessinés ou repris par l'auteur, qui est un excellent dessinateur, mais néglige trop souvent d'indiquer l'échelle des pièces représentées ; ainsi fig. 115 le cercueil de plomb paraît écrasé par un petit serre-joint de cercueil en bois, alors que le premier mesure 2 mètres de long et le second 12 centimètres.

Comme il est normal, l'ouvrage fait une large place aux séries épigraphiques, monétaires et céramiques les plus représentatives. On signalera notamment une synthèse claire, ce qui n'est pas si fréquent, sur la sigillée. Il reste qu'il vaut mieux, malgré la table chronologique des p. 212-213, connaître déjà l'histoire événementielle (l'auteur avouant lui-même, p. 15, la traiter de façon « légèrement cavalière »). Au total, ce travail paraît plutôt apte à ouvrir l'esprit des amateurs et à les orienter vers une bibliographie spécialisée d'ailleurs abondante, qu'à constituer une synthèse à lire d'une traite ; comme les manuels précédemment cités, il est plus destiné à être consulté qu'à être lu.

Richard ADAM.

R. A. S. 1987. Résumés d'archéologie suisse, époque romaine, n° 7, R. A. S. 1984-1987 : Résumés zur Archäologie der Schweiz, Paläolithikum-Latènezeit, nos 1 à 4 : Lausanne, 1989, 120 p. ; Bâle, 1985, 102 p. ; Bâle, 1986, 117 p. ; Bâle, 1988, 112 p. ; Bâle, 1989, 87 pages.

Comme nous l'avions annoncé en rendant compte de la cinquième année des *R. A. S.* consacrés à l'époque romaine, la série des fascicules annuels concernant la Préhistoire au sens très large, étendue jusqu'à la Tène finale (d'où quelques doublets avec la première publication, surtout sur Bâle ou l'Uetliberg où l'occupation est continue), a été créée en 1984, et nous venons d'en recevoir en un même envoi les quatre premiers volumes ; une troisième série, consacrée à l'archéologie romaine tardive et médiévale, est annoncée à partir de 1987 : nous ne tarderons donc sans doute pas à la recevoir aussi. Le développement du projet, dont il nous a été donné de saluer les premiers pas, montre s'il en était besoin l'opportunité de ces répertoires signalétiques publiés depuis longtemps par nos collègues britanniques (*British Archaeological Abstracts*) et scandinaves (*Nordic Archaeological Abstracts*). Il est de notoriété publique que personne ne peut plus dominer la masse de documentation publiée chaque année dans le domaine archéologique, et qu'un guide est nécessaire ; nous avons déjà observé à plusieurs reprises dans la présente revue que son absence en France accuse le stupéfiant retard documentaire pris par notre pays et met en évidence l'absurdité d'une politique archéologique qui réserve crédits et publicité tapageuse à de rares sites dits nationaux au détriment de l'archéologie quotidienne.

Il n'est plus nécessaire de présenter les *R. A. S.* de Lausanne : ils comprennent la recension de tous les titres parus en Suisse et à l'étranger, livres et articles, qui concernent la Suisse, une liste des périodiques, quatre indices par auteurs, cantons, lieux et sujets qui sont de plus en plus commodes, bien que leur conception n'ait guère varié que pour des détails depuis la première parution : preuve que celle-ci n'était pas entachée de défauts de jeunesse rédhibitoires. Le même modèle a été suivi pour les fascicules consacrés à la Pré- et à la Protohistoire, à ceci près que les indices sont rédigés en allemand, mais les résumés, communiqués par les auteurs ou issus de la rédaction, respectent la langue d'origine : allemand, français ou italien. Ajoutons un système fort commode de recouvrement quinquennal de chaque index, qui permet de repérer dans un volume les auteurs, sites, sujets mentionnés dans les précédents ; la précision des ordinateurs (IBM probablement...) est digne de l'horlogerie helvétique, et l'indexation est impeccable ; en revanche quelques coquilles et fautes de style apparaissent dans les résumés, mais on les excusera bien volontiers en regard du dépouillement effectué. Deux petites observations seulement : 1) Pourquoi ne pas prévoir un service DBase susceptible d'être relié aux universités équipées de systèmes informatiques compatibles ? 2) Une carte des cantons et des sites serait utile.

Richard ADAM.

Vergangenheit in mündlichen Überlieferung, herausgegeben von J. von UNGERN-STERNBERG und Hansjörg REINAU (Colloquium Rauricum, Band 1) : Stuttgart, Teubner, 1988, 349 pages.

Après avoir fourni aux ethnologues la matière de travaux qui en ont reconnu l'importance comme source d'information, la tradition orale, parce qu'elle est une composante essentielle de la mémoire collective d'une communauté ou d'un groupe, est devenue l'objet d'investigations proprement historiques. C'est ainsi par exemple que Ph. JOUTARD (cf., entre autres, *La légende des Camisards. Une sensi-*

bilité au passé, Paris, 1977) lui a fait une place de choix dans l'étude de ce qu'il faut bien appeler une forme de légende dorée huguenote. Mais si le champ d'application de ce concept déborde largement le cadre de l'Antiquité classique (cf. les sections VII et VIII de notre recueil respectivement intitulées *Geschichte des Mittelalters* et *Geschichte der Neuzeit*, les civilisations de l'Antiquité n'en sont pas moins un de ses domaines d'élection dans la mesure où l'écrit n'y exista pas de toute éternité. C'est dire qu'elles occupent une large place dans les *Actes* de ce colloque : cf. IV, *Geschichte des Alten Orients*; V, *Griechische Geschichte*; VI, *Römische Geschichte*.

S'ils aboutissent à des conclusions quelque peu opposées, les deux articles regroupés sous cette rubrique (J. von UNGERN-STERNBERG, *Überlegungen zur frühen römischen Überlieferung in Lichte der Oral-Tradition-Forschung*; D. TIMPE, *Mündlichkeit und Schriftlichkeit als Basis der frührömischen Überlieferung*) concordent sur l'essentiel, c'est-à-dire sur l'importance de la tradition orale comme source d'information accessible aux annalistes, à l'état pur ou presque, s'il faut croire le premier de ces savants, ou, plus vraisemblablement (D. TIMPE), sous sa forme revue, corrigée et augmentée par des historiens de langue grecque et par des générations de pontifes. Les informations qu'elle véhicule ne peuvent prétendre *ipso facto* à un label d'authenticité. Ce point de vue qui recoupe largement celui de J. POUCET, *Les origines de Rome*, Bruxelles, 1985) se radicalise même chez J. von UNGERN-STERNBERG. Il est vrai que, par essence, la tradition orale enregistre le passé non tel qu'il fut, mais tel qu'il devrait être et que, dans l'hypothèse où, en ce qui concerne Rome, elle serait parvenue jusqu'à nous, elle nous renseignerait en priorité sur la *forma mentis* et sur le système des valeurs propres aux milieux dans lesquels elle se constitua et se transmit, le patriciat des V^e^-IV^e^ siècles, puis la *nobilitas*.

S'ils ne versent pas de pièce substantiellement neuve au dossier du problème des origines de l'historiographie romaine, ces deux articles mettent l'accent sur le caractère élaboré de toute tradition orale. Loin d'être une donnée brute et fixée *ne varietur* à l'état de « minimum historique », pareille tradition est une réalité nécessairement complexe dont l'évolution et la transmission sont conditionnées par des facteurs essentiellement culturels.

Jean-Claude RICHARD.

Pierre GRIMAL, *Les erreurs de la liberté* (Histoire, collection dirigée par Michel DESGRANGES) : Paris, Les Belles Lettres, 1989, 199 pages.

Ce volume est le premier d'une nouvelle collection, *Histoire*, dirigée par M. Michel DESGRANGES, président directeur général des Belles Lettres, qui annonce déjà quatre autres volumes et s'explique sur son projet, en insistant sur « la vision de l'auteur, vision subjective, engagée, partiale, humaine simplement... la rigueur de l'enquête, la familiarité des sources et une absolue liberté de l'exposé... la volonté constante d'éclairer pour l'homme d'aujourd'hui ce que fut l'homme d'autrefois ».

Ce livre élégant, sans une note, se lit aisément, mais on peut aussi le lire avec passion, car c'est un livre engagé. Les apparences ne doivent pas tromper; ce livre facile à lire étonne. D'abord par l'ampleur du champ étudié : toute l'histoire de Rome, de l'époque archaïque à Néron; toute l'histoire de la Grèce, de l'époque Homérique au monde hellénistique. Puis par la variété des disciplines mises en œuvre : l'histoire, les institutions, le droit, la religion, mais aussi l'ensemble des deux littératures. Et l'on est toujours impressionné par la façon dont l'auteur

domine sa matière, la bibliographie — qu'il ne cite pas —, par la précision qu'il apporte en chaque sujet, comme s'il en était à chaque fois, le spécialiste. Mais Pierre GRIMAL est plus qu'un spécialiste, il est un familier. Lorsqu'il évoque les institutions de la Rome archaïque — questions combien difficiles et discutées — il en parle comme de réalités qu'il aurait vécues et pratiquées. J'apprécie en particulier ce qu'il écrit de la religion antique. Je dois avouer que je m'intéresse rarement aux exposés sur ces sujets, qui me paraissent, trop souvent, traités de l'extérieur. J'arrive mal à me défendre de l'idée qu'un honnête païen de l'Antiquité serait déconcerté par ces descriptions toutes formelles de rites bizarres qui paraissent dépourvus de signification humaine profonde. Oserais-je une confidence? Je me dis que ce païen se sentirait aussi étranger à cette religion que je me sens moi-même étranger — et ce n'est pas peu dire — aux présentations de la foi chrétienne dans la plupart des médias actuelles où tout est réduit à quelques cocasseries sur fond d'interdits! Pierre GRIMAL a l'art, mais aussi la générosité de l'âme et du cœur, qui lui permet de comprendre ces cultes antiques, de l'intérieur, à la lumière des problèmes humains qu'ils expriment et des valeurs auxquelles ils aspirent.

L'introduction, en quelques pages denses, donne le ton : cet ouvrage sera un ouvrage de réflexion au niveau des valeurs fondamentales de la vie humaine, autour de la notion de liberté, et l'auteur évoque déjà le lien qu'il constate, mais sans l'expliciter, entre la liberté et la mort. Ce lien est incontestable, souvent mal interprété dans l'opinion et la littérature, en un sens égocentrique et négatif qui conduit au suicide. Ce lien traduit autre chose, de tout à fait positif, qui fait la grandeur de l'homme et relève de la générosité et de l'altruisme : on ne saurait s'assigner comme raison de vivre que ce qui peut être une raison de donner sa vie, de mourir — dont, au premier chef, la liberté. Et le discernement des raisons de vivre s'accomplit alors suivant ce critère : ce pourquoi l'on est également prêt à vivre et à mourir. Le *Summum, crede, nefas...* de Juvénal, VIII, 83, énonce cette loi morale fondamentale. La matière se répartit ensuite en cinq chapitres. On pourrait s'étendre sur la place faite à Rome à laquelle sont consacrés trois chapitres, pour commencer et terminer le livre : *La libertas républicaine, Les combats de la liberté*, pour Rome; *La liberté sacralisée, La conquête héroïque*, pour la Grèce; *La liberté sous les Césars*, pour Rome. Impossible d'entrer dans une analyse de cet ouvrage de synthèse, qui serait très longue. J'évoquerai seulement le caractère engagé de ce livre qui m'a fait penser à la préface de Tite-Live. L'auteur sur la base objective des faits, nous instruit sur le passé et nous oblige, implicitement, à en tirer les leçons pour l'avenir. Il est rare que Pierre GRIMAL opère le rapprochement entre le passé et l'époque contemporaine, mais le rapprochement s'impose et dérangera bien des idées reçues, tellement reçues qu'elles sont devenues d'inattaquables idoles. On comprend mieux, après la lecture de ce livre, que peu de gouvernements favorisent nos études : elles feraient des citoyens avisés quand on veut des électeurs dociles. Il faudrait pourtant que ce livre soit lu par les hommes politiques, par tous les professeurs d'éducation civique, par tous les électeurs. On s'aperçoit, au long de ces pages, qu'à travers les siècles, ce sont les mêmes mots et les mêmes procédés qui sont utilisés pour berner les braves gens, jusqu'à nos jours. On assiste à la transmutation d'événements crapuleux en mythes politiques, dès l'Athènes du VI^e^ siècle. On apprend que les révolutions n'apportent qu'une liberté sélective, pour ceux qui l'accaparent; et que cette liberté — comme Saturne — dévore ses propres enfants, à l'origine de la Rome républicaine. La démocratie athénienne se condamnait elle-même par la liberté de parole considérée comme une fin en soi, au mépris du réalisme et de l'efficacité. Notons encore des pages bien intéressantes sur le rôle des armées qu'il fallait bien soustraire, par un statut particulier, aux

impuissances du débat politique et qui, en dépit parfois de procédés qu'il faut condamner, maintenaient dans la cité le sens du dépassement. Il faudrait évoquer encore les problèmes des esclaves, de l'immigration, de la « laïcisation », de la « pureté du sang », de la « liberté » des hommes et des femmes. Il convient d'attirer l'attention sur la charnière de ce livre. Après trois chapitres sur les statuts de la liberté dans les institutions, l'auteur célèbre l'avènement, avec Socrate, de la liberté intérieure, illustrée par les philosophes, célébrée par la tragédie grecque. Un des sommets du livre : parce qu'il s'agit, en effet, d'une ligne de faîte de la conscience humaine au cours des âges. Le passage de la République à l'Empire, à Rome, est évoqué dans des pages remarquables. Comme si la République s'était sentie condamnée par sa nature même, elle s'était donné, avec le *Princeps senatus*, désigné par le Censeur et non élu — en quoi la République se reniait — l'organe qui lui permettrait d'évoluer vers une monarchie et de placer au sommet de l'État un homme libre, garant de la *Fides*, et l'ultime recours de tous les citoyens. Mais ce qu'Auguste avait compris et Tibère à ses débuts, fut trahi ensuite. L'ouvrage s'achève sur cet échec que déplore Pierre GRIMAL et qui explique peut-être le titre pessimiste de son livre.

On pourrait discuter en effet du titre. *Les erreurs de la liberté* n'évoque que l'aspect négatif des choses et reste un peu faible, de ce point de vue. J'eus alors préféré *Les impostures de la liberté*, qui serait plus juste. Pour ne pas se limiter aux aspects négatifs, j'aurais préféré *Les risques de la liberté*, un titre qui évoquerait à la fois la grandeur et la misère de l'homme, tout l'enjeu de sa destinée d'être contingent fait à l'image de la Liberté Absolue. Mais pour expliciter ce titre, il faudrait encore tout un livre.

En lisant l'ouvrage de Pierre GRIMAL, avec l'intérêt que j'ai dit, me revenaient en mémoire, les premiers mots d'une inscription, gravée au canif sur le plâtre de sa geôle par M^me^ Tallien, au couvent des Carmes, à Paris, lors de sa seconde incarcération, en 1794. Inscription suivie de trois signatures : citoyenne Tallien, Joséphine veuve Beauharnais, D. Aiguillon. Voici le texte :

« Liberté, quand cesseras-tu d'être un vain mot?... »

Interrogation qui faisait écho aux paroles prononcées l'année précédente, en 1793, au pied de la guillotine, par M^me^ Roland de la Platière, qui avait été l'âme du parti Girondin :

« O Liberté, que de crimes on commet en ton nom! »

J'ai même pensé que M^me^ Tallien illustrerait remarquablement bien des pages de ce livre. Sous les « tyrans » des monarchies espagnole puis française, Thérèse de Cabarrus avait connu ce que l'un de ses amants, Talleyrand, devait appeler « le plaisir de vivre ». A l'avènement de la « liberté républicaine », au nom de « l'égalité de tous devant la loi », elle fut emprisonnée comme aristocrate, puis relâchée parce que son amant, Tallien, était révolutionnaire. Élargie, elle s'employa à conjurer pour autrui les bienfaits de la « Liberté » : d'où son surnom de Notre-Dame de Thermidor. Elle retrouva « le plaisir de vivre » sous les « tyrans » des monarchies hollandaise, puis belge, comme Princesse de Caramant Chimay. Elle a laissé la Belgique sous le charme de sa beauté, de son intelligence, de sa bonté, par une inexplicable inconséquence de la Révolution qui, malgré ces privilèges, lui avait laissé la tête sur les deux épaules.

Maurice TESTARD.

Raymond CHEVALIER, *Roman Roads* : London, 1989², Batsford, 272 pages, 40 illustrations.

Édition revue de la première version anglaise (1976) d'un manuel devenu classique, ce livre paraît chez un éditeur qui l'encadre bien puisqu'il publie aussi la *Gallia Belgica* d'Edith MARY WIGHTMAN, la *Gallia Narbonensis* de RIVET et le *Greeks, Romans and Barbarians* de CUNLIFFE. Ce livre comporte six parties : — les sources littéraires et épigraphiques (p. 16-64); — l'archéologie des routes romaines (p. 65-130); — le réseau impérial (p. 131-177); — le contexte : « *life on the road* » (p. 178-201); — les fonctions (p. 202-210); — aux p. 210-272 un impressionnant apparat scientifique (notes, bibliographie — purgée des nombreuses coquilles dans les références allemandes de l'édition française —, *index*) qui confère à l'ouvrage sa véritable dimension. De très bons cartogrammes permettent, chapitre par chapitre, une orientation précise quant aux réseaux décrits.

Charles-Marie TERNES.

M. BETTINI, *Antropologia e cultura romana. Parentela, tempo immagini dell' anima*, La Nuova Italia Scientifica : Roman, 1986, 271 pages.

Maurizio BETTINI est professeur de philologie classique à l'Université de Sienne. Il allie à la philologie la plus sûre, une connaissance de la méthode anthropologique contemporaine se situant dans le sillage de Cl. LEVI-STRAUSS. Il s'agit donc d'une anthropologie des différences. Ce livre étudie une série de faits sociaux, culturels ou philosophiques caractéristiques de la civilisation romaine. La première partie traite des relations de parenté au sein de la famille romaine. L'auteur propose en particulier une interprétation de la dissymétrie séparant la parenté paternelle de la parenté maternelle, présente dans la terminologie distinguant le *patruus* et l'*avunculus*. La deuxième partie s'intéresse à la représentation spatialisée du temps. Le troisième a pour objet trois représentations de l'âme et de sa survie après la mort.

Outre l'intérêt indiscutable des informations que ce livre apporte à tous ceux qui travaillent sur la civilisation et la littérature romaines, il présente une qualité assez rare : toutes les analyses se fondent sur une connaissance précise des textes latins et ne se départissent jamais de la plus parfaite rigueur. L'anthropologie n'est pas ici le prétexe à des élucubrations incontrôlées, à un comparatisme sauvage où des modèles ethnographiques seraient plaqués sur les faits romains.

Florence DUPONT.

Histoire des religions.

Danielle PORTE, *Les donneurs de sacré. Le prêtre à Rome* (coll. « Realia ») : Paris, Les Belles Lettres, 1989, 266 pages.

Auteur d'une thèse excellente sur *L'étiologie religieuse dans les Fastes d'Ovide* (Paris, Belles Lettres, 1985), D. PORTE compte parmi les meilleurs connaisseurs de la religion romaine. L'étendue et la sûreté de son information, son esprit scientifique rigoureux lui ont permis de dominer un sujet complexe, difficile et même austère. Ce travail se fonde naturellement sur de nombreux textes, classiques ou non, souvent fragmentaires, toujours d'interprétation délicate; le lecteur, même spécialiste, lui saura gré d'avoir pris ses responsabilités en les traduisant aussi littéralement que possible. On n'a pas ménagé sa peine pour l'éclairer : abondants « repères chronologiques », tableaux détaillant, mois par mois, la « participation